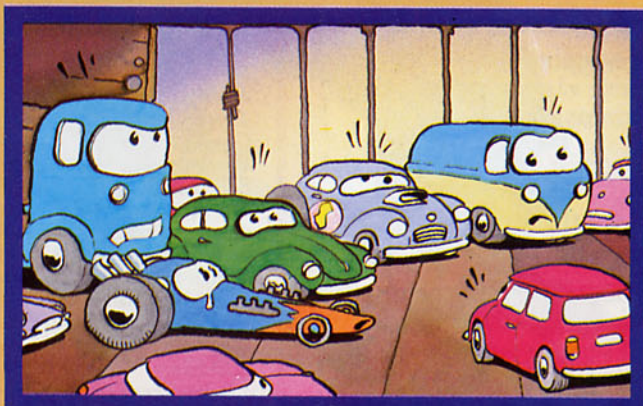


RACONTE-MOI

des histoires

Une collection des plus belles histoires pour enfants de tous temps et de tous pays.



Un mardi sur deux



RACONTE-MOI

des histoires

SUPER !
Chaque fascicule de
RACONTE-MOI DES HISTOIRES
contient 4 pages de
coloriages et
une page de jeux

LES HISTOIRES DU N° 12 :

UN CONTE FOLKLORIQUE

Le Prince triste _____ p. 309

Un conte japonais qui nous montre que l'argent et le pouvoir ne font pas le bonheur... C'est une simple petite fille qui apprendra au prince à être heureux.

UNE BANDE DESSINÉE

Mes p'tites voitures _____ p. 312

Renaud aime beaucoup ses p'tites voitures. Sans cesse, il les repeint et les bichonne. Il leur a même donné des noms : Bulle, Zoom, Minnie, Teuf-Teuf... Mais il ignore que deux gnomes rôdent au fond du jardin et convoitent ses p'tites voitures !

UNE HISTOIRE D'AUJOURD'HUI

Tambourin court et gagne _____ p. 316

Pablo a sauvé Tambourin, le poney. Depuis, il va tous les samedis et tous les dimanches au manège de La Pommeraiie pour le monter. Mais le village a un nouveau maire qui a décidé que les gitans devaient partir. Pablo ne peut pas laisser Tambourin !

UNE HISTOIRE D'ANIMAUX

Le Premier Envol _____ p. 322

La petite mouette n'a encore jamais volé. Son frère et sa sœur ont pris

leur envol, mais elle a trop peur du vide pour les suivre.

UNE FABLE CÉLÈBRE

La Souris des villes et la souris des champs _____ p. 325

Une version amusante de la fable de La Fontaine : « Le Rat des villes et le rat des champs ».

UNE SÉRIE

Pinocchio au théâtre de marionnettes _____ p. 328

Pinocchio a décidé d'être sage et d'obéir à Geppetto. Pour commencer il va aller à l'école afin d'apprendre à lire, à écrire et à compter ; mais en chemin, il passe devant un théâtre de marionnettes et ne résiste pas à l'envie d'entrer.

UNE LÉGENDE

Qui est le plus fort ? _____ p. 334

Tout au long de l'année, le vent et le soleil se livrent bataille, mais les hommes ont toujours préféré le soleil.

UNE COMPTINE

J'ai vu un bateau sur l'eau _____ p. 336

Une jolie comptine, à propos d'un drôle de bateau.

RACONTE-MOI DES HISTOIRES se compose de 26 fascicules (de 36 pages) et de 26 cassettes de 50 minutes, racontant chacun au moins six histoires. C'est donc au total 728 pages d'histoires + 130 pages de jeux et de coloriages, près de 200 histoires et plus de 21 heures d'écoute.

Vous trouverez RACONTE-MOI DES HISTOIRES un mardi sur deux, chez votre marchand de journaux.

Abonnements et compléments de collections :

France, s'adresser à :
RACONTE-MOI DES HISTOIRES, 99, rue d'Amsterdam, 75385, Paris CEDEX 08

Belgique, Luxembourg, Suisse,

s'adresser à :

SOUILLION/RACONTE-MOI DES HISTOIRES, 28, avenue Massenet, 1190 Bruxelles, Belgique

Abonnements

13 numéros 300 FF - 1 990 FB/FL - 80 FS, 26 numéros 565 FF -

3 800 FB/FL - 155 FS. Toute

demande doit être expédiée au

SERVICE ABONNEMENTS

accompagnée du règlement

correspondant.

Compléments de collections

Envoyez votre commande au

SERVICE REASSORTIMENTS

accompagnée de son règlement.

Ajoutez au prix de vente de chaque

numéro (29 FF - 195 FB/FL - 8,50 FS)

les frais de port suivants : pour le

premier numéro (6,50 FF - 45 FB/FL

- 1,75 FS ; pour chaque numéro

supplémentaire (2 FF - 15 FB/FL -

0,55 FS).

Les cassettes ne peuvent être vendues

séparément ; toutefois, en cas de

perte ou de détérioration, vous

pouvez vous les procurer au prix

unitaire de : 11,60 FF - 85 FB/FL -

3,25 FS, plus les frais de port

suivants : 6,50 FF - 45 FB/FL - 1,75 FS.

Reiures et valise à cassettes

Classée dans deux reiures plastifiées

et illustrées, votre collection

complète de fascicules se

transformera en deux magnifiques

albums illustrés. Une valise en

plastique rouge vous permettra

également de ranger et de protéger

toute votre collection de cassettes.

Commande de reiures et de la valise

à cassettes

France, écrivez à :

ALP/RACONTE-MOI

DES HISTOIRES, BP 382 -

75232 Paris Cedex 05

Belgique, Luxembourg, Suisse,

écrivez à :

SOUILLION/RACONTE-MOI

DES HISTOIRES.

28, avenue Massenet, 1190 Bruxelles,

Belgique

Pour la valise à cassettes et la

première reiure : 75 FF - 480 FB/FL -

24,50 FS. Pour la deuxième reiure :

45 FF - 295 FB/FL - 15 FS.

Règlements

France, libellez votre chèque à

l'ordre de ALP/RACONTE-MOI

DES HISTOIRES

Belgique, Luxembourg, Suisse,

libellez votre chèque à l'ordre de

SOUILLION-A.L.

RACONTE-MOI DES HISTOIRES

EDITEUR :

ALP & Cie :

26, rue des Carmes, 75005 Paris.

Fondateur : Armand Beressi.

Directeur général : Alain Devanlay.

Directrice du marketing : Frédérique

Janssen. Secrétaire général :

Philippe Garnier, Sylvie Joly. Etudes

et projets : Dominique Aubert.

Direction artistique : Joëlle Brossier.

Direction technique : Monique

Muller, Luce Gérard-Salardenne.

Service de vente aux dépositaires :

Edi 7. © 1983 by Marshall Cavendish.

© 1983 by ALP. Distribué par les
N.M.P.P. Dépôt légal : mars 1984.
I.S.B.N. : 2-7365-0001-6.

LE FASCICULE

Rédaction : Catherine Picard,

Catherine Schram.

Technique : Jacky Requet.

Adaptations et traductions :

Jeanne Bouniort, Yasmine Haddad,

Marie Tenaïlle

Jeux : Yasmine Haddad.

Auteurs et illustreurs

Le Prince triste : Tessa Paul

Mes p'tites voitures : Malcolm

Livingstone/Richard Widdows

Tambourin... : Fiona Citroen

© Nelson's Young World/Lesley

MacKenzie

Le Premier Envol : Liam O'Flaherty

© A.D. Peters & Co.Ltd./Denys

Ovenden

La Souris des... : Malcolm

Livingstone

Pinocchio : Francis Phillipps

Qui est le plus fort? : Susan Moxley

J'ai vu un bateau... : Lyn Cawley

LA CASSETTE

Production : TRALALA

Enregistrement et réalisation :

Didier Brun et Jean-Louis Delaunay



Le Prince triste

Il y a très longtemps, vivait au Japon un prince riche et puissant. Il gouvernait un peuple qui lui était très fidèle. Cependant notre prince n'était pas heureux.

Il avait mauvais caractère. Il était impatient, toujours en colère et souvent cruel avec ses sujets qu'il terrorisait.

Une année, il déclara la guerre à un pays voisin. Ses troupes se précipitèrent au combat, les lances brandies en avant. Les soldats se battirent avec la plus grande bravoure et gagnèrent la guerre. Mais le prince n'était pas satisfait, il n'était toujours pas heureux.

L'armée victorieuse rentra au pays. On fêta son triomphe. Les rues étaient éclairées de lampions et le ciel de feux d'artifice. Toutes et tous louaient et célébraient les exploits de leur prince.

Cependant, le peuple fut peu à peu gagné par la tristesse. Remarquant cela, le souverain, fulminant de colère, sauta sur son cheval et s'en fut de par les rues.





« Parlez donc ! criait-il. Que signifient tous ces visages chagrins ? »

Devant lui, ses sujets s'inclinaient fort bas, mais nul n'avait le courage de lui avouer la vérité : ils étaient fatigués de la guerre, fatigués des victoires. Ils n'aspiraient qu'à la paix. Mais, par crainte de leur prince, ils se taisaient.

Un peu plus tard le même jour, alors qu'il se promenait dans la campagne, le prince entendit un étrange murmure, semblable au clapotis de la pluie. Intrigué, il arrêta son cheval et tendit l'oreille.

C'était une petite fille qui chantait tout en travaillant dans son jardinet. Elle était si appliquée à planter des graines qu'elle ne remarqua pas le prince.

Il était fâché et vexé. C'était bien la première fois que l'on ne faisait pas attention à lui, prince puissant et fier. Pourtant il patientait calmement ; jamais il n'avait entendu chanter de cette façon.

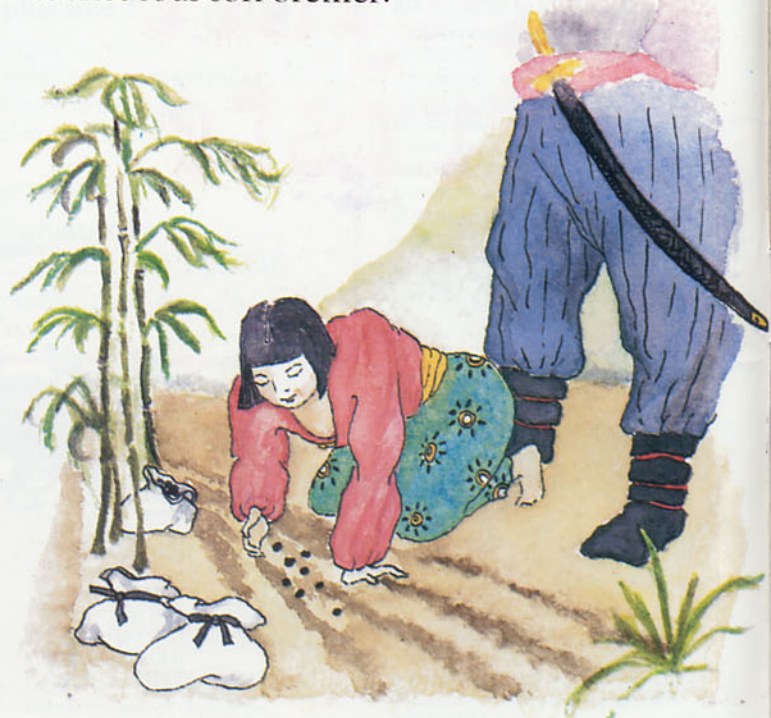
Après quelques minutes, il se mit à toussoter. La petite fille se retourna doucement et, enfin, elle découvrit le prince dans ses riches vêtements de soie.

Le prince baissa les yeux, et son regard

rencontra celui de la fillette, si tranquille, si pur. Aussitôt, sa colère s'évanouit.

La petite fille se leva, puis s'inclina humblement devant sa majesté et lui offrit des graines dans un sachet. Le prince se sentit offensé que l'un de ses sujets lui fasse un aussi modeste présent. Il l'accepta sans remercier ni sourire. Puis il quitta la petite fille et s'en retourna au palais.

Mais quand vint le soir, il plaça le sachet sous son oreiller.





Au matin, il s'éveilla plein de force et d'énergie comme s'il partait faire la guerre. Mais aujourd'hui, il n'y aurait pas de guerre. Non, aujourd'hui, le souverain avait de tout autres projets.

« Planter n'est pas un travail digne d'un prince, marmonna-t-il en saisissant le sachet de graines. Mais c'est toujours mieux que de combattre des gens qui ne savent même pas se défendre ! »

Imaginez la surprise de ses sujets en voyant travailler leur maître dans les jardins du palais ! Jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, il cultiva. Qu'il pleuve ou qu'il vente, qu'il neige ou qu'il gèle, il bêchait, labourait et n'épargnait guère sa peine.

Et puis un matin, ce fut le printemps ! Le jardin sentait bon les fleurs nouvelles ; de l'une à l'autre, abeilles et oiseaux papillonnaient gaiement. Sous les rayons du soleil, les gens se retrouvaient souriants et heureux. Et le prince ? Où était-il ? Il avait travaillé si dur pour créer ce splendide jardin ; pourquoi ne se réjouissait-il pas ?

Le prince se tenait à l'écart, quelques fleurs à la main. Et comme il les regardaient, des larmes coulaient le long de

son visage. Il était si triste, il ne comprenait pas pourquoi le printemps rendait tout le monde heureux. Tout le monde sauf lui.

Bien sûr, il ne l'avait jamais compris, mais cette année, sa peine était encore plus grande ; il s'était donné tant de mal pour créer ce beau jardin et il avait tant espéré découvrir le secret du bonheur !

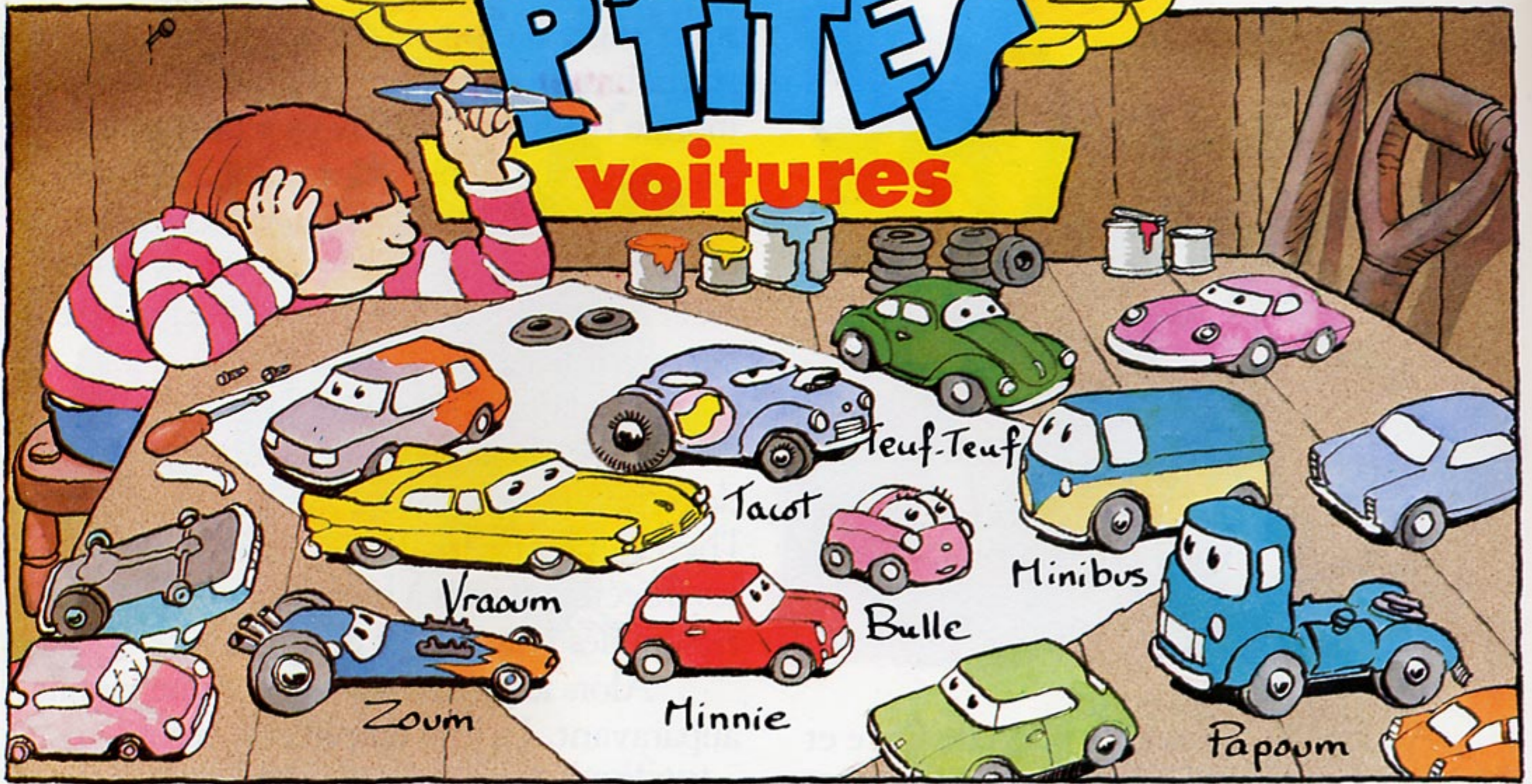
Soudain, il lui sembla entendre la douce voix de la petite fille. Elle lui disait de regarder, de regarder avec son cœur, l'herbe et les fleurs, le ciel et les papillons, les insectes affairés à butiner et les gens rassemblés pour rire et chanter.

Alors le prince les vit, comme jamais auparavant. La joie emplit son cœur aussitôt, et il vit les couleurs chatoyer au soleil ; il respira les parfums des milliers de fleurs. Pour la première fois, il éprouva de l'amour pour son peuple et se sentit enfin heureux.



mes

P'TITES voitures



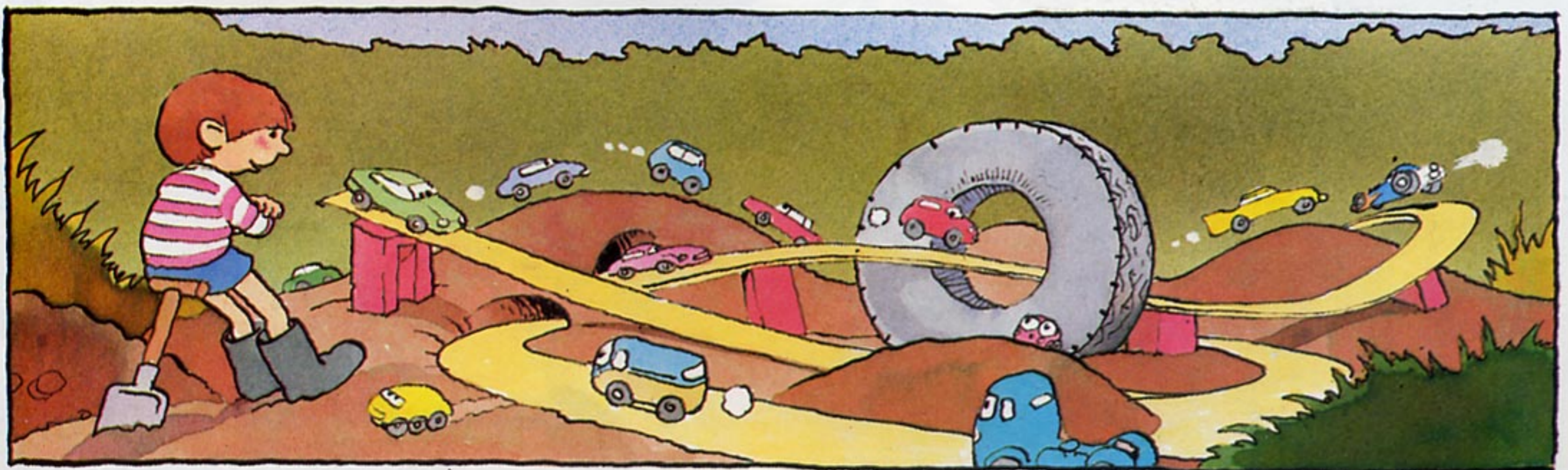
Renaud adore les p'tites voitures ;
il les collectionne, les soigne, les
bichonne... Sans cesse, il les repeint

et les bricole ! Et chacune a son nom :
Bulle et Zoum et Minnie, Teuf-Teuf et
Papoum...



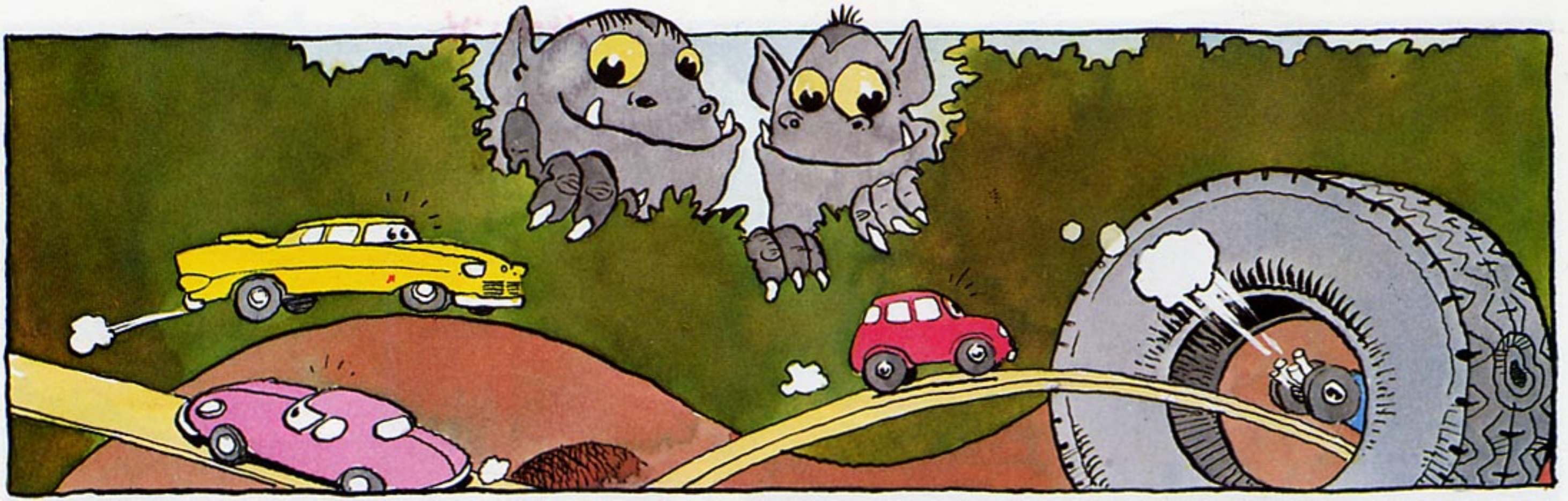
Aujourd'hui, Renaud est très occupé ;
tout au fond du jardin, le long de la

haie, il s'est mis à creuser. Il travaille
dur et ses voitures sont très intriguées...



Magnifique ! Renaud a construit un
véritable circuit pour ses p'tites voitures,

avec des tunnels et des ponts, des virages,
des carrefours et des montagnes russes !

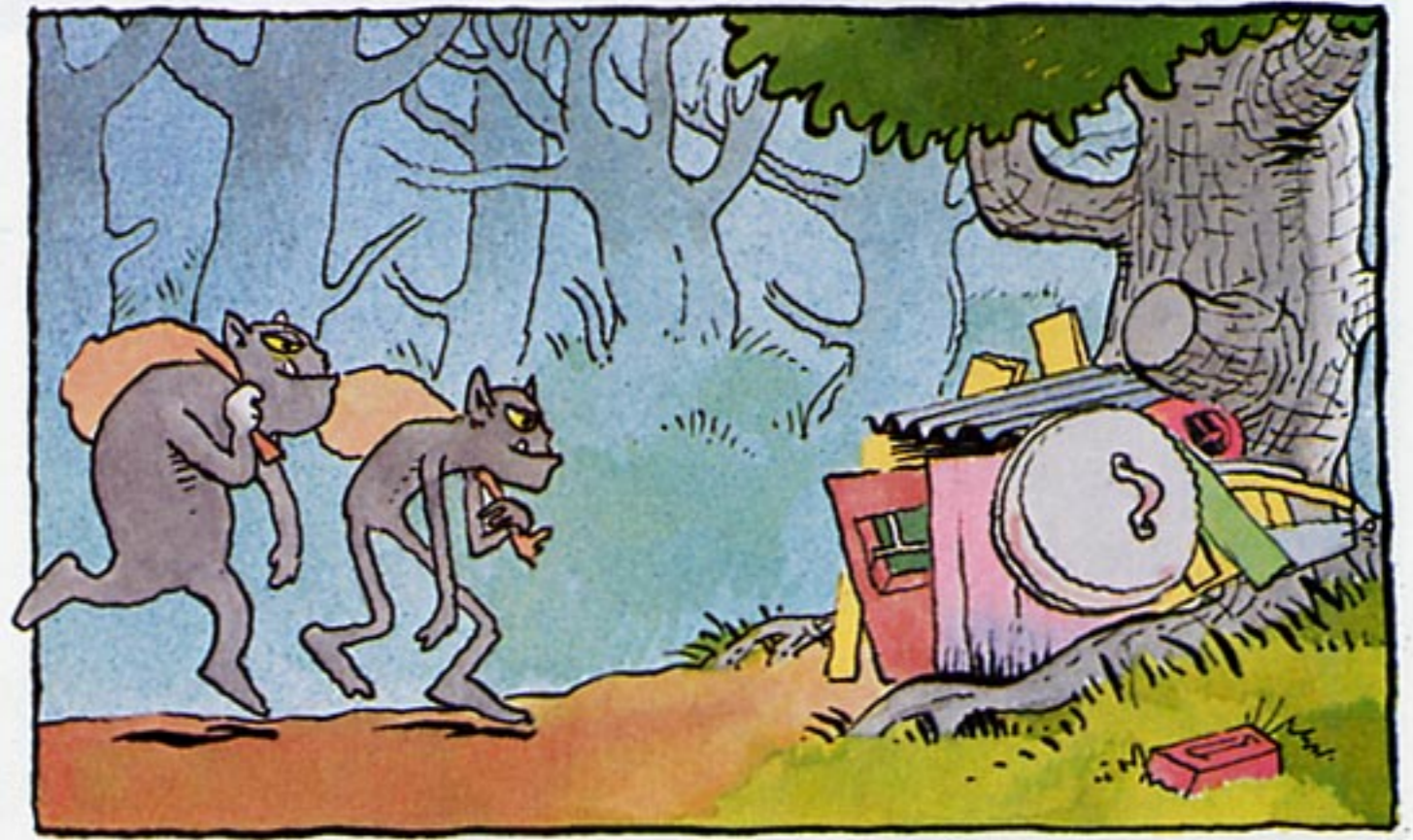


Il est quatre heures ; Renaud rentre pour goûter en laissant les p'tites voitures

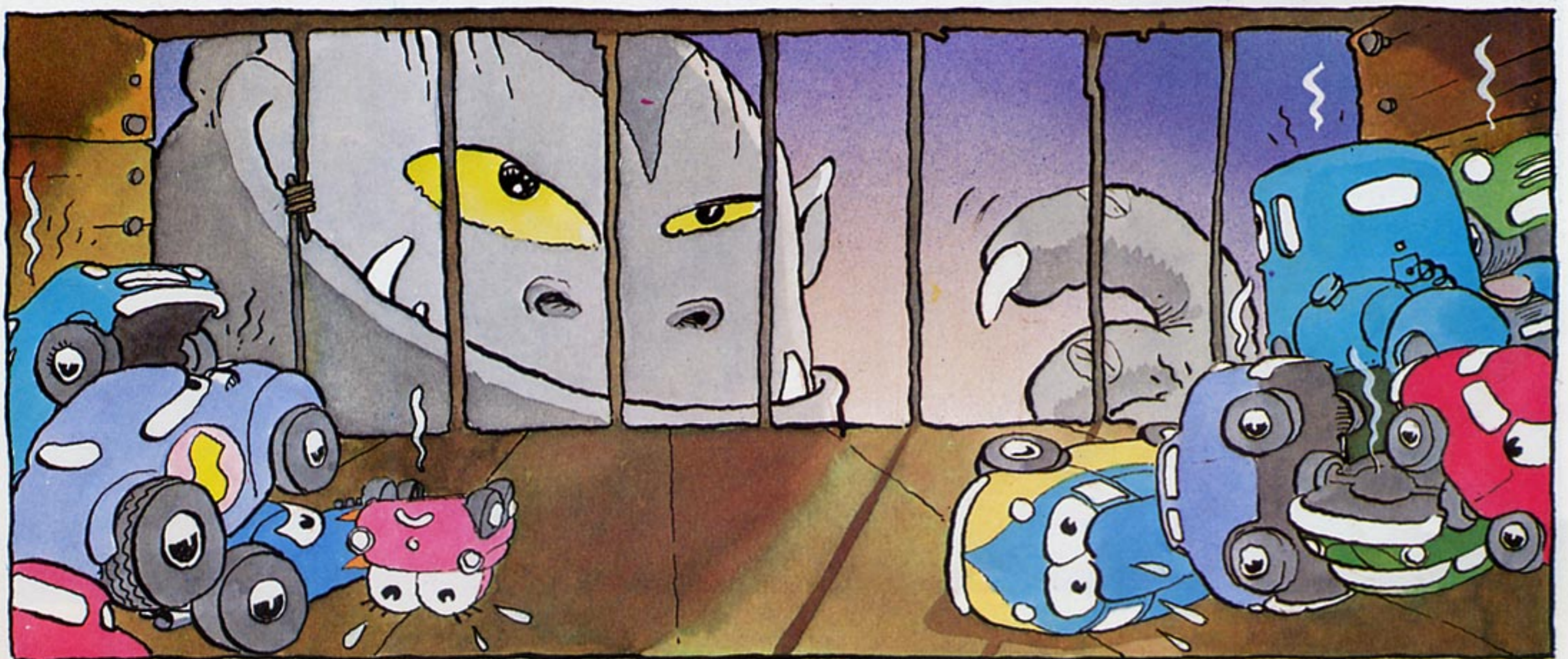
sur le circuit. Mais, derrière les buissons, deux affreux gnomes guettent...



Vite, ils sautent hors de leur cachette, s'emparent des voitures affolées et les fourrent dans leurs besaces...

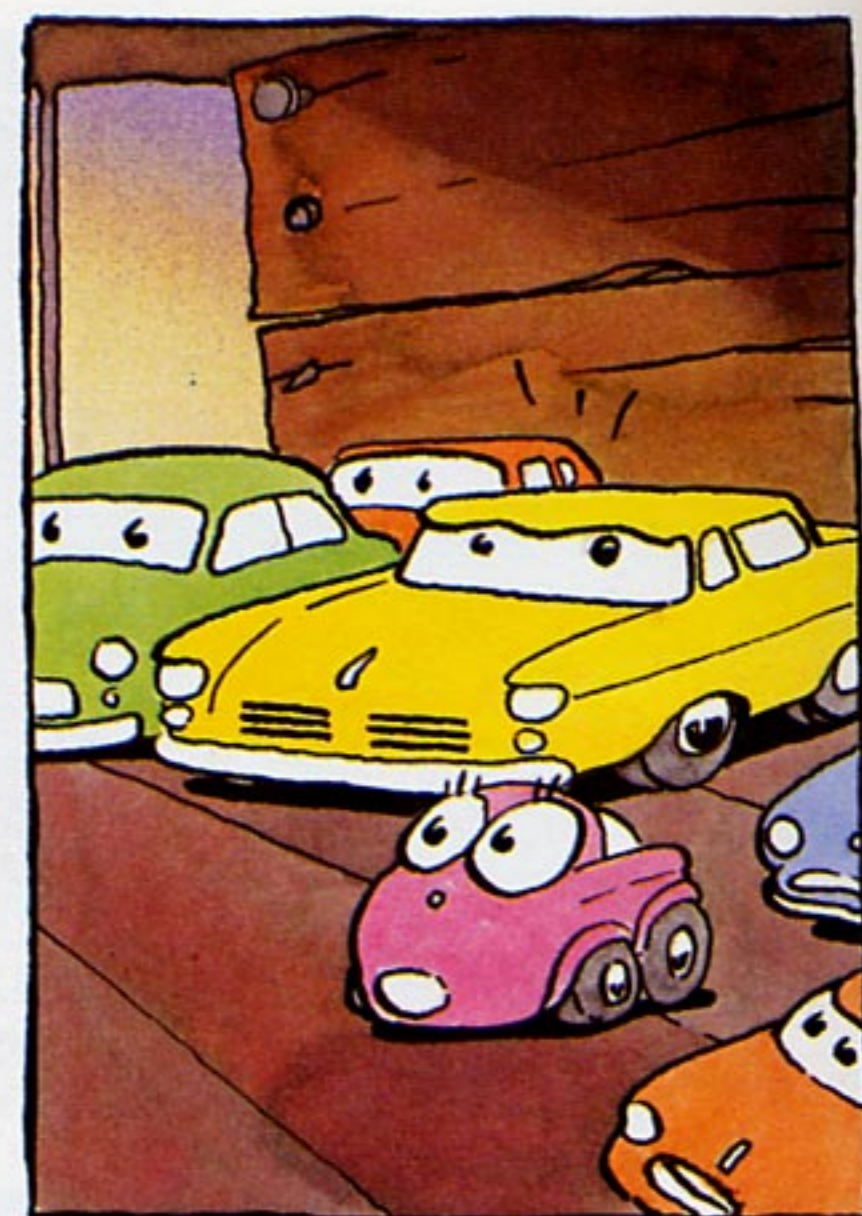
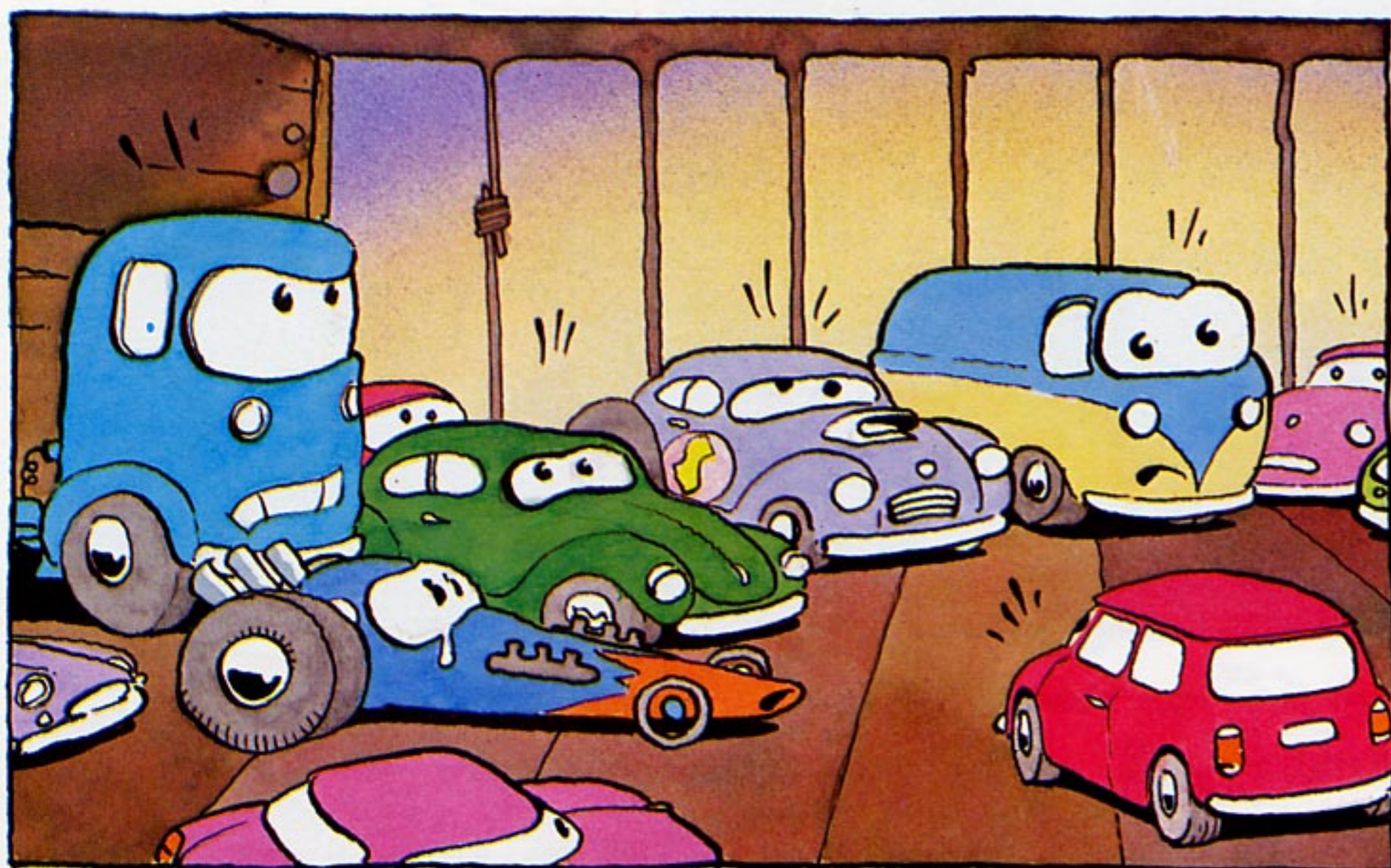


Les besaces sur l'épaule, les gnomes regagnent en courant leur cabane, tout au cœur de la forêt.



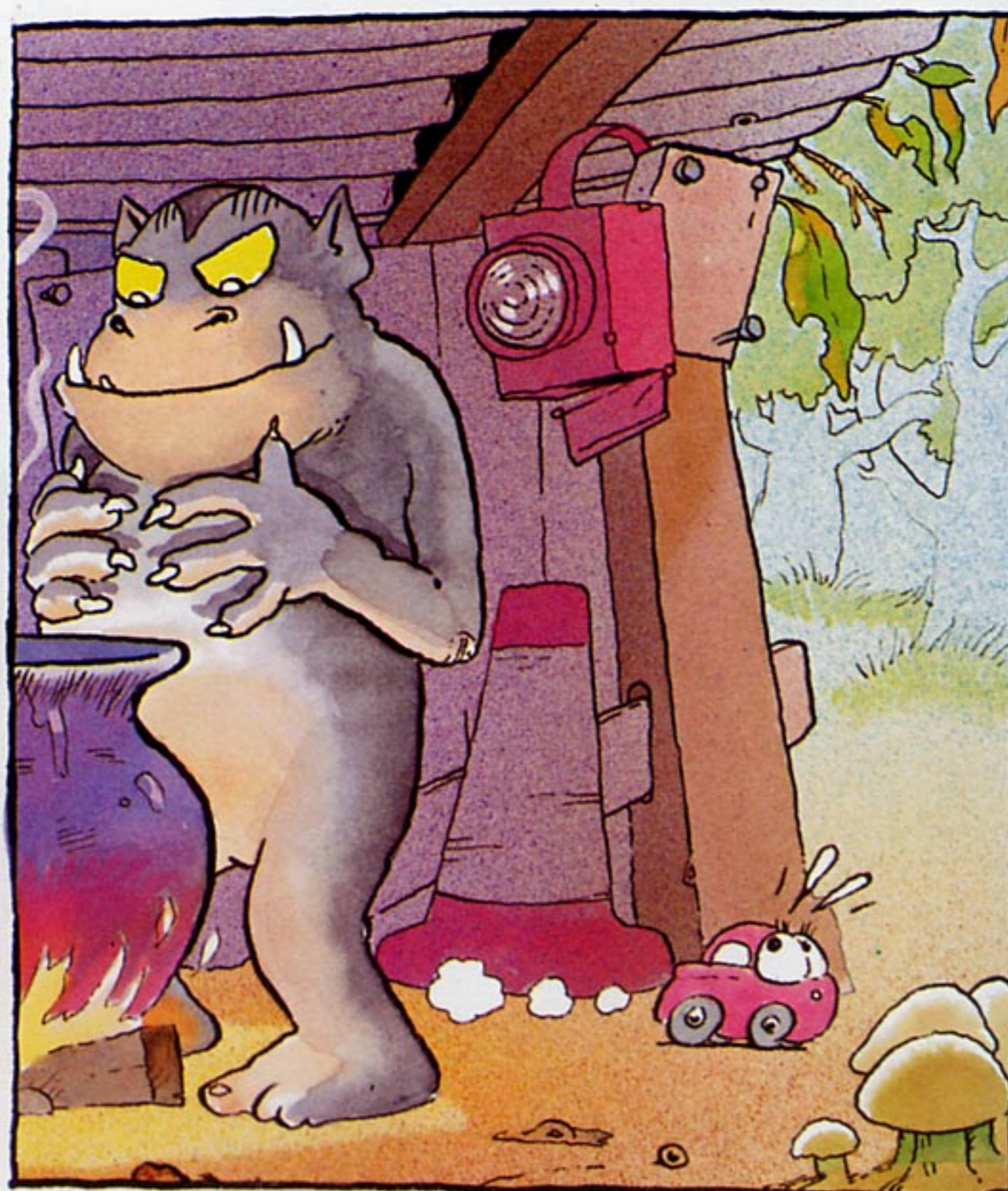
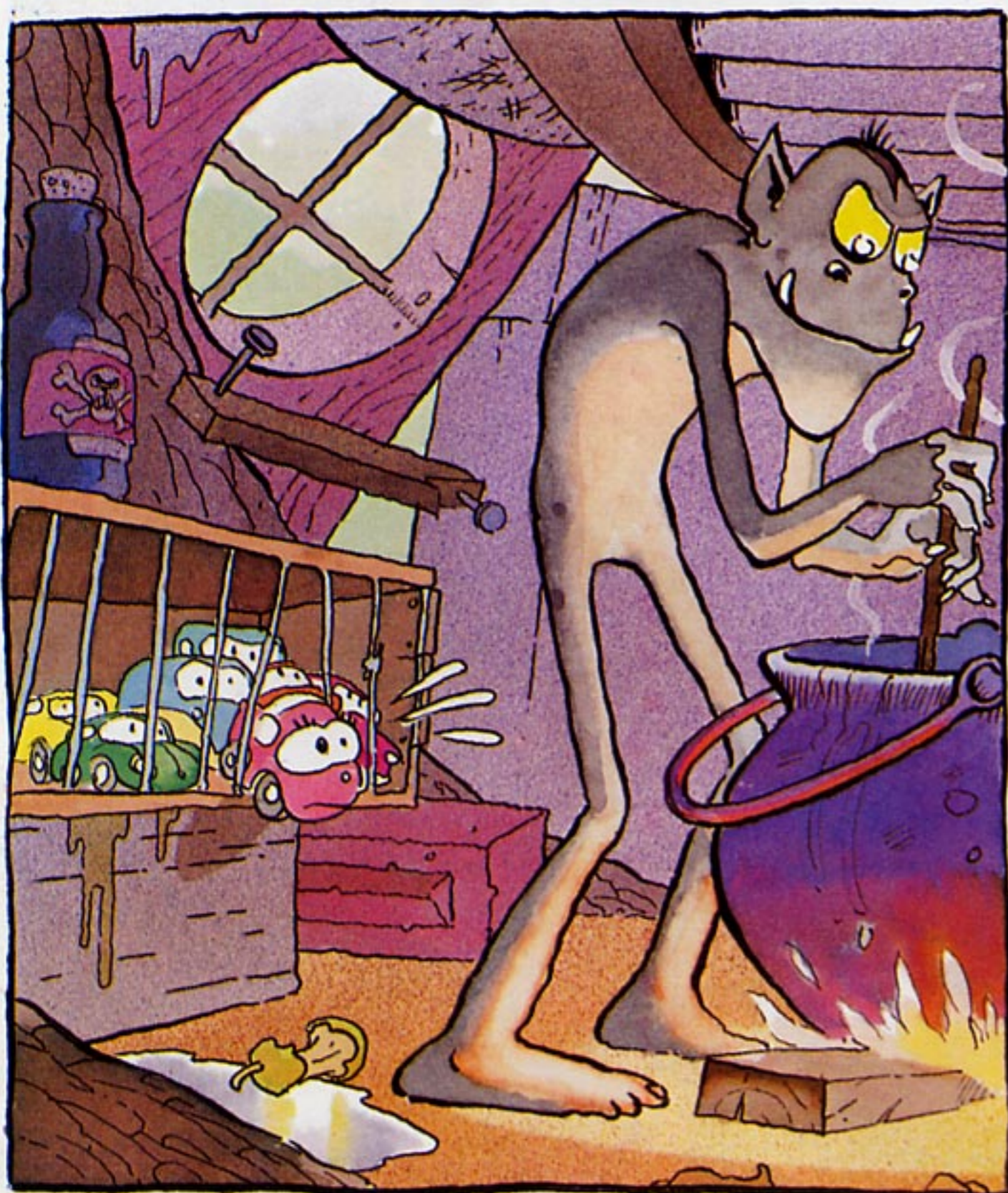
Chez eux, les gnomes jettent les pauvres autos dans une petite cage et se mettent

à chanter : « Les pneus, nous allons les enlever ! Les enlever et les manger ! »



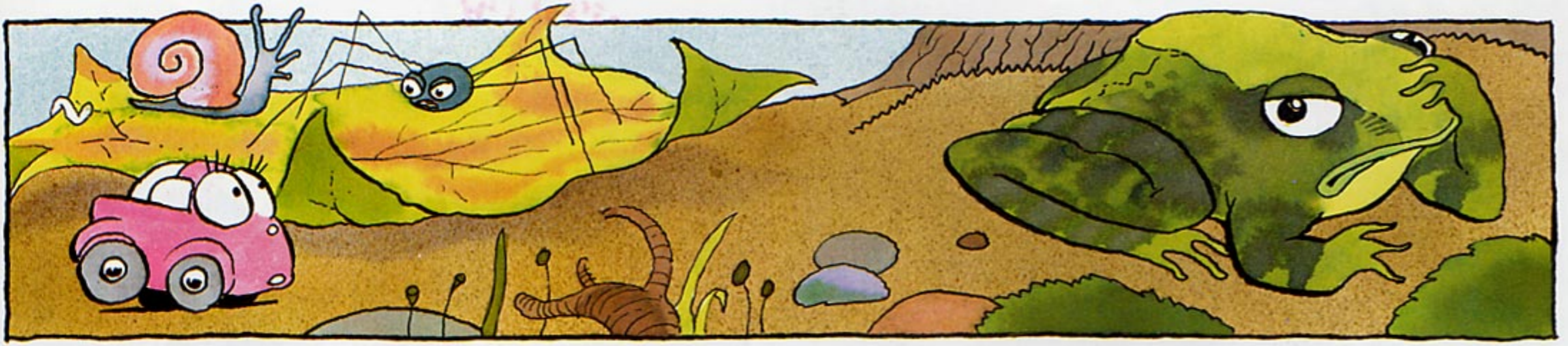
Les p'tites voitures se serrent les unes contre les autres. « Oh, mes amies, soupire Minnie, qu'allons-nous faire pour échapper à ces cannibales! — Je pourrais peut-être défoncer les barreaux, propose Teuf-Teuf. »

« Tu n'y arriveras pas! répond Bulle. — Non, reprend Papoum, l'une de nous doit s'enfuir pour aller chercher Renaud. — La plus rapide, c'est moi, dit Zoum. — Mais je suis la plus petite... dit Bulle. Je peux passer entre les barreaux... »



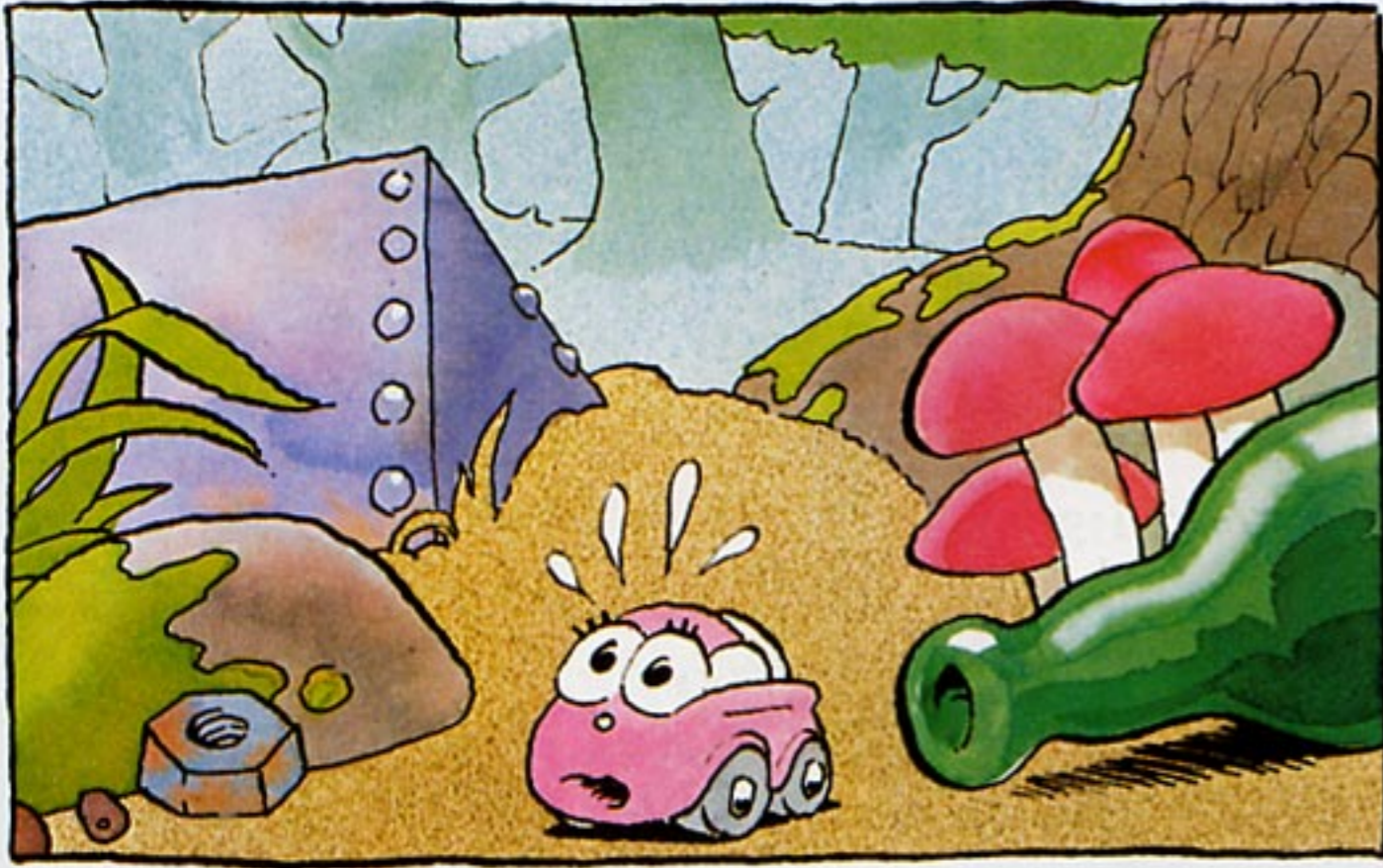
Alors, toutes se mettent à pousser et pousser et pousser encore... et Bulle réussit enfin à sortir de la cage.

Ouf! Les gnomes ne lèvent pas le nez de leur marmite... Bulle en profite: elle accélère et file hors de chez eux.

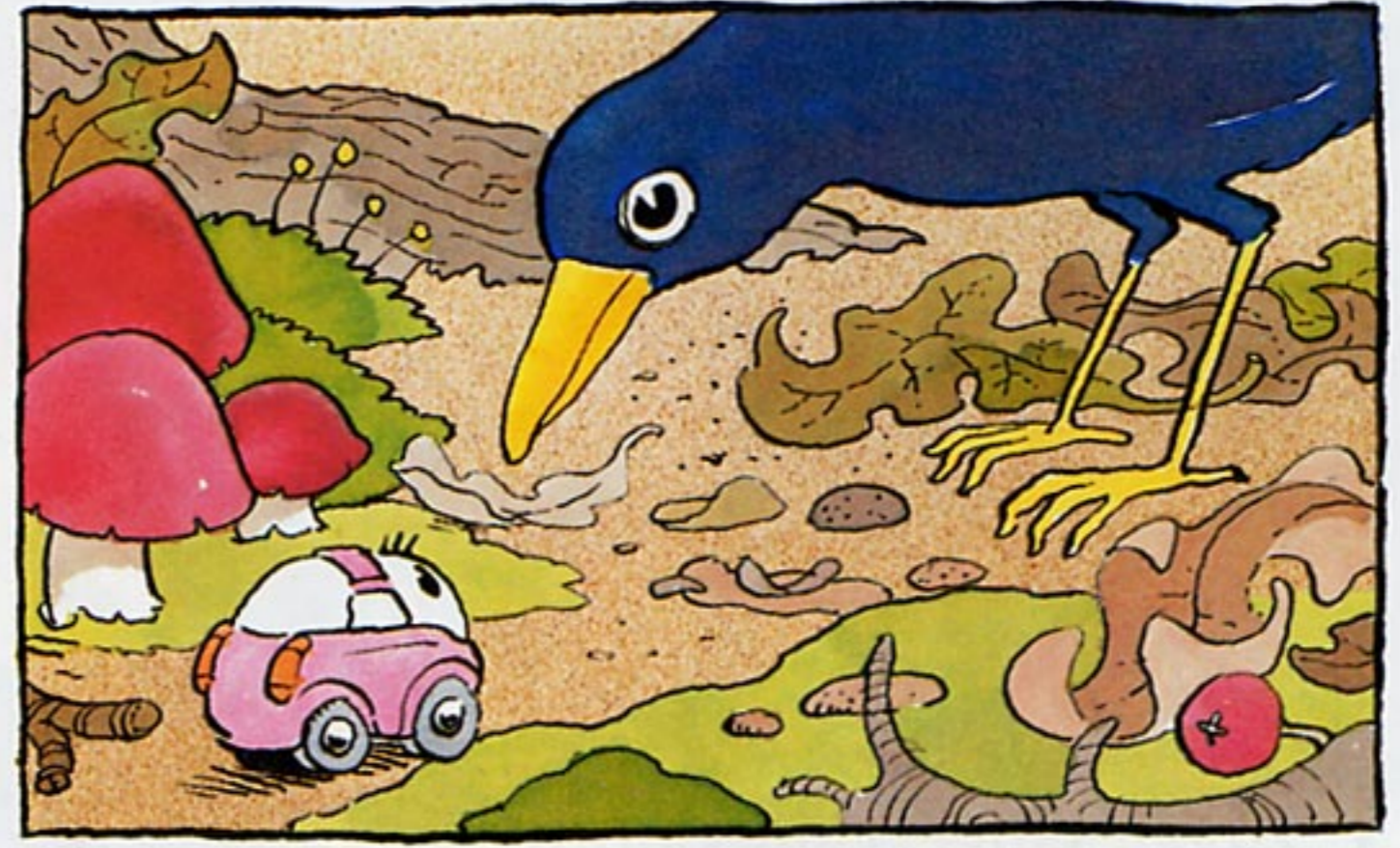


Cahin-caha, elle avance dans les bois.
Pauvre petite voiture! Tout autour d'elle,
ce ne sont qu'horribles créatures!
Et elle ne connaît même pas son chemin!

Timidement, elle demande à un gros
crapaud: « S'il vous plaît, Monsieur,
savez-vous où se trouve la maison de
Renaud? — Croâ! Croâ! Je ne sais pas! »



Comme Bulle se sent misérable!
« Je suis perdue! Que vais-je faire? »
C'est alors qu'elle aperçoit devant elle
un grand corbeau noir...



« Excusez-moi, Monsieur, demande-t-elle,
savez-vous où se trouve la maison de
Renaud? — Et comment! Je la survole
tous les jours... Si tu veux, je t'y emmène. »



Aussitôt dit, aussitôt fait; le corbeau
prend Bulle entre ses pattes et s'envole
au-dessus des arbres.

Bientôt, elle aperçoit la maison.
Dans le jardin, Renaud cherche
partout ses chères p'tites voitures...

(Tu retrouveras Renaud et ses p'tites voitures dans le n° 13)

Tambourin court et gagne

Depuis que Pablo avait sauvé Tambourin, le poney, il allait tous les samedis et tous les dimanches au manège de La Pommeraie pour le monter, et lui seul avait le droit de lui mettre la bride gitane que sa grand-mère lui avait donnée.

Ce jour-là, dès que Pablo vit son père, il courut derrière lui et agrippa sa veste.

« Nous ne pouvons pas partir d'ici ! cria-t-il. Je ne pourrai plus travailler au manège de La Pommeraie et je ne verrai jamais plus Tambourin ! »

Son père se retourna.

« Nous sommes gitans, Pablo. Tu sais bien que nous ne restons jamais longtemps au même endroit ! D'ailleurs, le maire du village a décidé de nous chasser d'ici. Tu ferais mieux de ne plus penser à ce poney, Pablo !

— Mais je suis inscrit pour la prochaine course !



— Il faudra bien que tu t’y fasses, Pablo. Nous partirons à la fin du mois ! »

Lorsque Pablo se rendit au manège de La Pommeraie le samedi suivant, à l’heure où les cavaliers allaient sortir pour leur promenade, une grosse voiture rouge fit irruption dans la cour. Les chevaux se cabrèrent et hennirent de frayeur. Pablo montait Tambourin comme d’habitude.

Un gros homme grisonnant, élégamment vêtu, sortit de la voiture avec une petite fille. Elle portait une superbe tenue d’équitation, pantalon blanc, veste sombre, avec une bombe toute neuve.

« Celui-ci a l’air magnifique ! dit l’homme en montrant Tambourin. Ça ne te ferait rien, mon gars, si Martine montait ton poney ? Bon ! très bien ! »

L’inconnu se retourna vers la propriétaire du manège et lui tendit une liasse de billets.

« Je suis le nouveau maire du village »,



dit-il en guise de présentation. « Ma fille Martine viendra tous les samedis. Veillez à ce qu’elle monte ce poney chaque semaine. Entendu ? »

Puis il s’en alla.

« Désolée, Pablo, dit Marie D’Esté, la propriétaire. Tu ne monteras plus Tambourin le samedi. Le maire est un personnage important. C’est lui qui remettra la coupe au gagnant de la course ! »

Pablo descendit de cheval et monta un jeune poulain noir, laissant Tambourin à Martine. Tout au long de la promenade, Martine ne dit pas un mot.

« Tu es bonne cavalière ! » lui dit Pablo lorsque son cheval rejoignit Tambourin non loin des écuries.

« Papa m’a payé beaucoup de leçons ! répondit Martine, sans regarder Pablo ni lui sourire. Tiens ! Le voilà ! »



La grosse voiture déboucha bruyamment en haut de la pente. En apercevant sa fille parmi les cavaliers, le maire donna deux ou trois coups de klaxon...

Les chevaux prirent peur. Tambourin se dressa, les narines frémissantes. Martine fit un vol plané par-dessus le cheval et tomba sur le dos. La voiture s'immobilisa dans un hurlement de freins et le père se précipita...

« Je ferai abattre ce cheval stupide ! cria le père. C'est un tueur ! Regardez ses

yeux ! Il aurait pu tuer ma fille ! Je le ferai abattre dès demain, je vous le promets !

— Mais tout va bien, Papa ! s'écria Martine en se relevant. Je t'assure, je n'ai rien du tout ! »

Hélas ! le maire était décidé. Tambourin serait abattu comme un animal dangereux, aussitôt que le vétérinaire pourrait venir au manège de la Pommeraie.

En rentrant au campement des gitans, Pablo courut jusqu'à la roulotte de sa grand-mère et, pour la première fois depuis longtemps, il pleura...

« Qu'est-ce que je peux faire, grand-mère ? Tambourin est un si bon cheval, tout le monde le sait ! Cette grosse voiture lui a fait peur, c'est tout.

— Ça ne peut pas s'arranger, Pablo ! finit par répondre la vieille gitane...

à moins que...

— Que quoi ?

— Que vous ne filiez ensemble...





C'était Martine, qui pleurait, en serrant la tête du poney.

« Oh Pablo ! chuchota-t-elle quand elle l'aperçut. Pourquoi mon père est-il si cruel ? Je suis venue pour sauver Tambourin. J'ai pensé, j'ai... j'ai... voulu... »

— ... voulu fuir avec lui ? continua Pablo. Moi aussi, c'est pour cela que je suis venu. Écoute. J'ai un plan. Tu es bonne cavalière, mais sais-tu sauter ? »

Tous deux s'assirent sur la paille dans le box de Tambourin et établirent leur plan. Le poney, encore effrayé et agité, écoutait le bruit rassurant de leurs voix et se sentit de nouveau en sécurité... et aimé.

Dès que le jour se leva sur La Pommeraie, ils sellèrent Tambourin et le firent sortir de son box sans bruit. Puis Martine le monta et se dirigea vers les bois.

D'ailleurs, nous les Gitans, nous devons bientôt partir — grâce au nouveau maire ! »

Pablo resta éveillé toute la nuit, en pensant à ce que sa grand-mère lui avait dit. Puis, le matin, avant que le jour ne soit levé, il se glissa hors du campement et courut d'un trait jusqu'à La Pommeraie, la bride de Tambourin à la main.

Il faisait encore noir quand il y arriva et rien ne bougeait dans l'écurie. Pourtant, lorsqu'il ouvrit la porte du box de Tambourin, il sentit une présence.

Un léger sanglot se mêlait au bruit de la respiration de Tambourin.



A midi, les cavaliers de toute la région se réunirent pour la course annuelle à travers la campagne. Des poneys y participaient, ainsi que des chevaux. La plupart des cavaliers étaient des fermiers, ou des jeunes gens car la course était difficile pour les enfants. A la dernière minute, un petit poney alezan se joignit aux autres cavaliers sur la ligne de départ. Une petite fille se mit en selle, caressant le poney entre les deux oreilles.

« Qui est-ce ? Elle est beaucoup trop jeune ! » murmurèrent les spectateurs.

Le drapeau tomba. Le départ était donné. Une centaine de sabots tambourinèrent à travers les prés autour de La Pommeraie. Les chevaux sautèrent les haies, et quelques cavaliers tombèrent en traversant la rivière dans une grande gerbe d'écume !

Tambourin n'avait encore jamais participé à une vraie course, il était très excité. Mais les mains de Martine étaient douces sur la bride. Pablo lui avait fait confiance et le poney était bien déterminé à conduire la petite fille jusqu'à la ligne d'arrivée et à gagner !

Le maire attendait au poteau d'arrivée. Il ne se doutait pas que sa fille participait à la course et il était inquiet, car elle avait disparu depuis la veille...

Il vit arriver de loin le premier cheval, un petit poney alezan avec un minuscule jockey en culotte blanche et en veste sombre...

« Martine ! » s'écria-t-il. Mais avant qu'il puisse en dire plus, elle passa comme un bolide devant lui, acclamée par tous.

Le maire ne savait que dire en tendant la coupe à sa fille et en accrochant une





rosette à la bride gitane de Tambourin.

« Je sais que tu aimes que je gagne, Papa ! » murmura juste Martine.

Marie D'Esté était là aussi et le père de Martine s'adressa à elle.

« Je vous achète ce poney ! Il a magnifiquement couru ! »

Mais Pablo avait mis la propriétaire du manège au courant de toute l'histoire. Elle était pleine d'admiration pour ce garçon qui avait sauvé une seconde fois la vie de Tambourin, en lui donnant la chance de gagner la course !

« Désolée, répondit-elle, en faisant un clin d'œil à Pablo. Ce poney ne m'appartient pas. Il est à Pablo mais Martine pourra certainement le monter tous les samedis ! »

Pablo était stupéfait. Il avait bien entendu, Marie lui donnait le poney : Tambourin était à lui pour de bon ! Soudain, il eut une idée. Il dit en regardant le père de Martine qui s'efforçait de sourire :

« Je regrette beaucoup, Monsieur, mais j'emmène Tambourin à la fin du mois. Je suis gitan et le maire nous chasse du terrain de camping ! »

Le maire pâlit.

« Oh... Euh... Nous ne pouvons pas laisser faire ça, n'est-ce pas ? Martine adore ce poney. Je vais voir... »

Le lendemain, les gitans apprirent qu'ils pouvaient rester sur le terrain — Pablo ne quitta pas La Pommeraie. Il continua à venir y travailler. Il y eut un trio d'amis : Martine, Pablo et Tambourin. Tout était pour le mieux !



LE PREMIER ENVOL

La jeune mouette restait sur son rocher, effrayée de prendre son vol. Elle fit quelques pas jusqu'au bord de la corniche et battit des ailes. Mais la mer était trop basse, et la mouette était persuadée que ses petites ailes brunes ne supporteraient pas son poids. Elle recula tristement et alla se réfugier dans le nid où elle était née.

Elle avait pourtant vu son frère et sa sœur courir jusqu'au bord de la corniche, battre des ailes et s'envoler... Cela avait l'air tout simple mais elle n'avait pas le courage d'en faire autant. Maintenant ses parents l'appelaient, la menaçant de la laisser mourir de faim sur sa corniche si elle ne s'envolait pas. Non, elle ne pouvait pas bouger, elle avait trop peur !

Restée seule tout le jour, la mouette vit voler ses parents, encadrant son frère et sa sœur. Ils leur montraient comme s'élever dans le ciel, tomber en piqué, frôler les vagues et plonger pour pêcher. Elle vit son frère attraper son premier hareng et l'avaler, tandis que ses parents gloussaient d'orgueil. Mais ils ne lui apportaient toujours rien à manger !

Le soleil se couchait maintenant. Le matin, la jeune mouette avait pu trouver un morceau de poisson séché, mais il n'y avait rien d'autre à manger ! Elle fouilla l'herbe et les algues du nid familial. Elle prit même dans son bec des débris de coquilles d'œufs — les œufs dont elle venait, ainsi que son frère et sa sœur...



Sa famille se reposait sur la falaise en face. Son père lissait les plumes blanches de son dos. Sa mère était perchée sur une saillie de rocher, montrant son jabot blanc. Elle arracha un morceau du poisson qui gisait devant elle, puis frotta les deux côtés de son bec contre la roche noire.

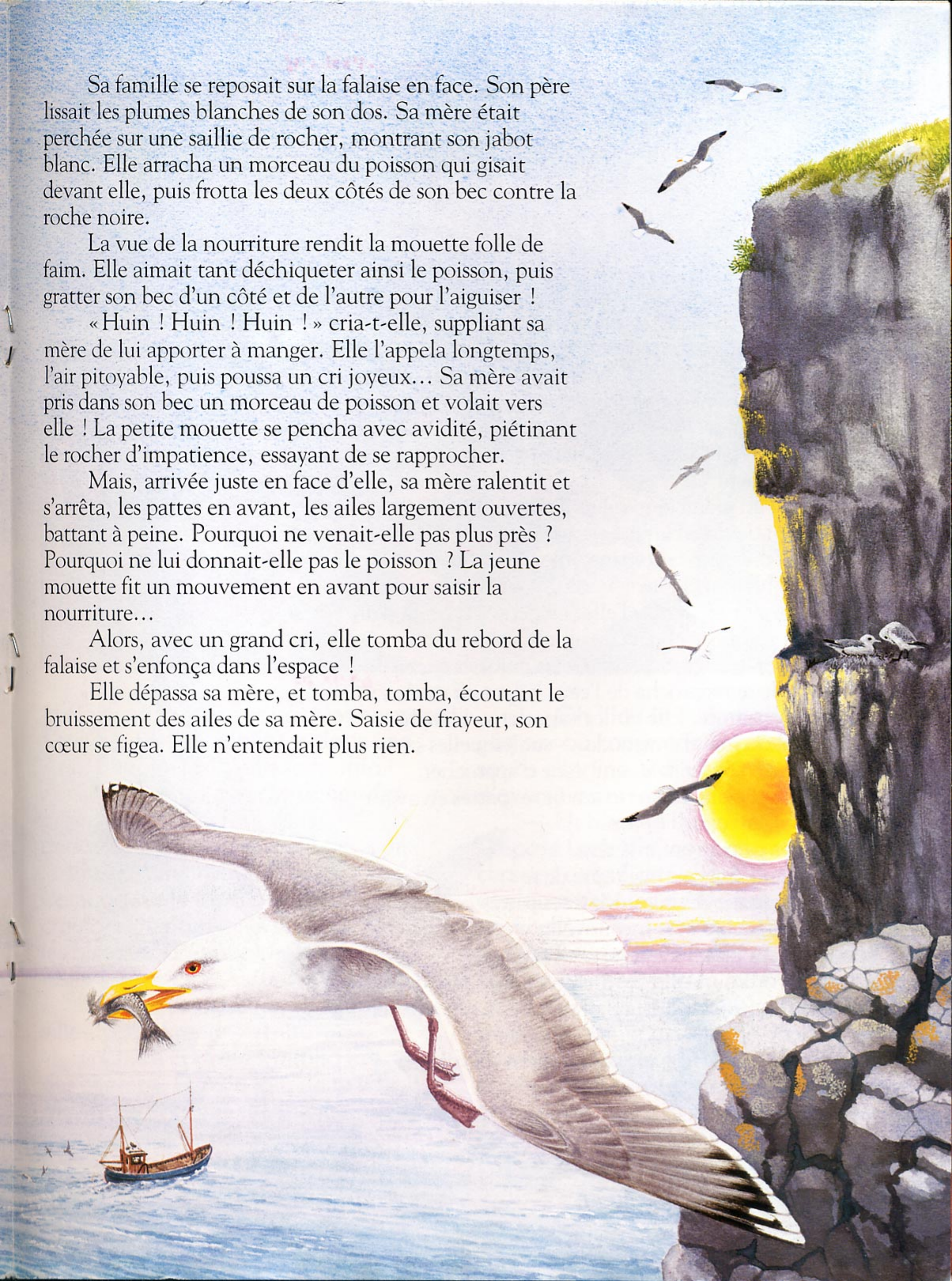
La vue de la nourriture rendit la mouette folle de faim. Elle aimait tant déchiqueter ainsi le poisson, puis gratter son bec d'un côté et de l'autre pour l'aiguiser !

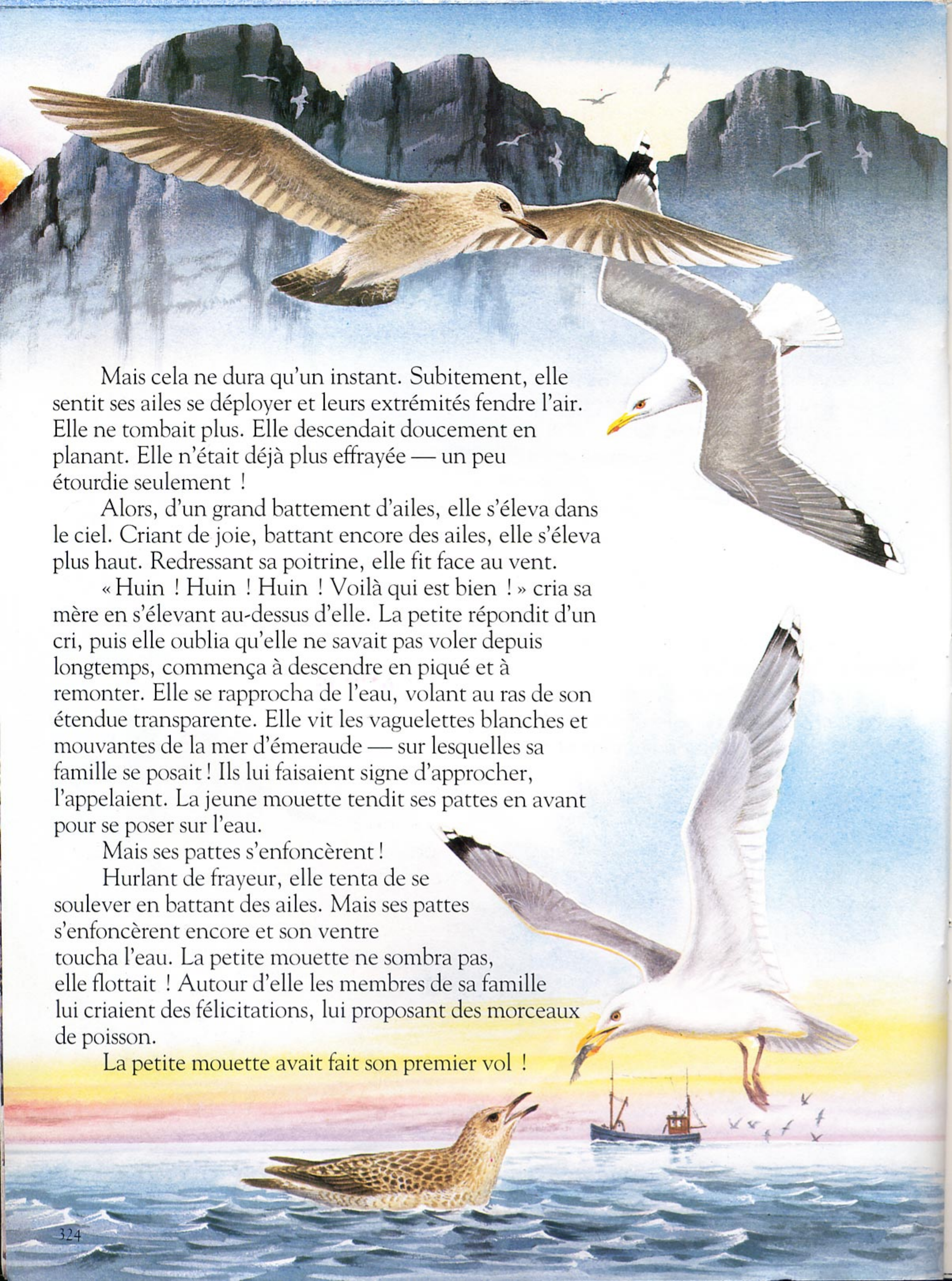
« Huin ! Huin ! Huin ! » cria-t-elle, suppliant sa mère de lui apporter à manger. Elle l'appela longtemps, l'air pitoyable, puis poussa un cri joyeux... Sa mère avait pris dans son bec un morceau de poisson et volait vers elle ! La petite mouette se pencha avec avidité, piétinant le rocher d'impatience, essayant de se rapprocher.

Mais, arrivée juste en face d'elle, sa mère ralentit et s'arrêta, les pattes en avant, les ailes largement ouvertes, battant à peine. Pourquoi ne venait-elle pas plus près ? Pourquoi ne lui donnait-elle pas le poisson ? La jeune mouette fit un mouvement en avant pour saisir la nourriture...

Alors, avec un grand cri, elle tomba du rebord de la falaise et s'enfonça dans l'espace !

Elle dépassa sa mère, et tomba, tomba, écoutant le bruissement des ailes de sa mère. Saisie de frayeur, son cœur se figea. Elle n'entendait plus rien.





Mais cela ne dura qu'un instant. Subitement, elle sentit ses ailes se déployer et leurs extrémités fendre l'air. Elle ne tombait plus. Elle descendait doucement en planant. Elle n'était déjà plus effrayée — un peu étourdie seulement !

Alors, d'un grand battement d'ailes, elle s'éleva dans le ciel. Criant de joie, battant encore des ailes, elle s'éleva plus haut. Redressant sa poitrine, elle fit face au vent.

« Huin ! Huin ! Huin ! Voilà qui est bien ! » cria sa mère en s'élevant au-dessus d'elle. La petite répondit d'un cri, puis elle oublia qu'elle ne savait pas voler depuis longtemps, commença à descendre en piqué et à remonter. Elle se rapprocha de l'eau, volant au ras de son étendue transparente. Elle vit les vaguelettes blanches et mouvantes de la mer d'émeraude — sur lesquelles sa famille se posait ! Ils lui faisaient signe d'approcher, l'appelaient. La jeune mouette tendit ses pattes en avant pour se poser sur l'eau.

Mais ses pattes s'enfoncèrent !

Hurlant de frayeur, elle tenta de se soulever en battant des ailes. Mais ses pattes s'enfoncèrent encore et son ventre toucha l'eau. La petite mouette ne sombra pas, elle flottait ! Autour d'elle les membres de sa famille lui criaient des félicitations, lui proposant des morceaux de poisson.

La petite mouette avait fait son premier vol !



Il était une fois une souris des champs qui avait établi son logis dans une haie. Chaque jour, elle se faufilait dans les champs pour y glaner des grains de blé. Parfois, plus audacieuse, elle se glissait dans un jardin. Là, elle trouvait des croûtes de fromage sur le tas d'ordures ou des croûtons de pain jetés sur l'herbe pour les oiseaux. C'était alors un vrai festin !

Un jour sa cousine, la souris des villes, vint lui rendre visite.

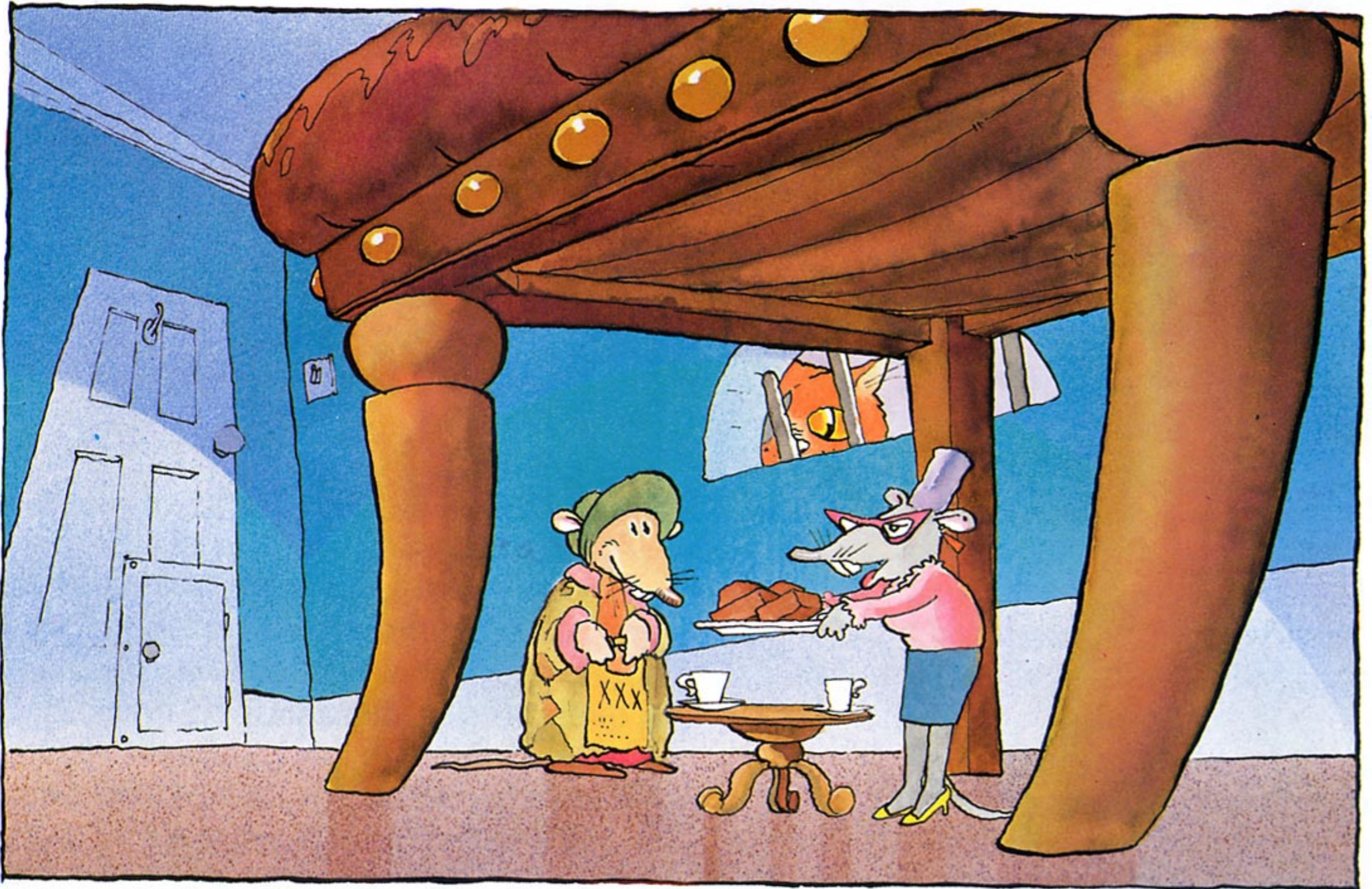
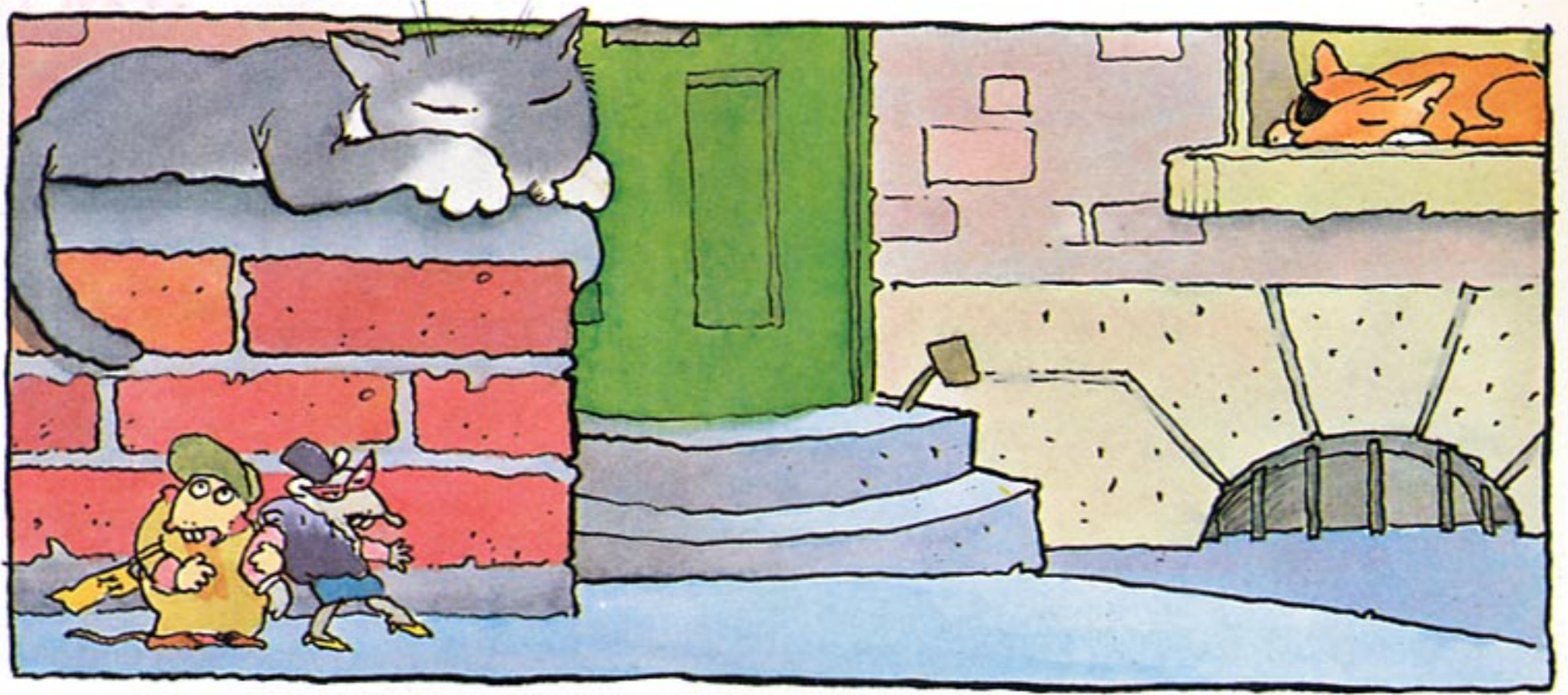
« Chère cousine ! piailla la souris des champs. Quelle joie de te voir ! Ma vie est si calme ici que je t'attends toujours avec impatience. Je pourrais passer des jours à t'écouter parler. Assieds-toi et raconte-moi tout !

— Oh ! la ! la ! Je ne sais même pas par où commencer, répondit la souris citadine. J'ai vécu tant d'aventures et fait tant de festins...

— Eh bien, je t'ai justement préparé un festin, coupa la souris des champs avec fierté. J'ai trouvé quelques croûtes de fromage particulièrement savoureuses... »

La souris des villes n'en croyait pas ses oreilles. Elle se mit à rire.

« Ma pauvre cousine, dit-elle avec une pointe de mépris, ta vie doit être bien lugubre ! Et si ces vieilles croûtes de fromage sont ce que tu as de meilleur à m'offrir, je crois que je vais repartir tout de suite ! Mais pourquoi ne viendrais-tu pas habiter un peu chez moi ? »



Après avoir bien réfléchi, la souris des champs accepta.

Ce fut un long et terrifiant voyage ! Déjà dans les faubourgs de la ville il y avait un monde fou et, pire encore, des chats partout !

La pauvre souris des champs tremblait de peur quand elle atteignit enfin la maison où habitait sa cousine.

« Je crois que j'ai eu tort de venir ! » chuchota-t-elle en traversant

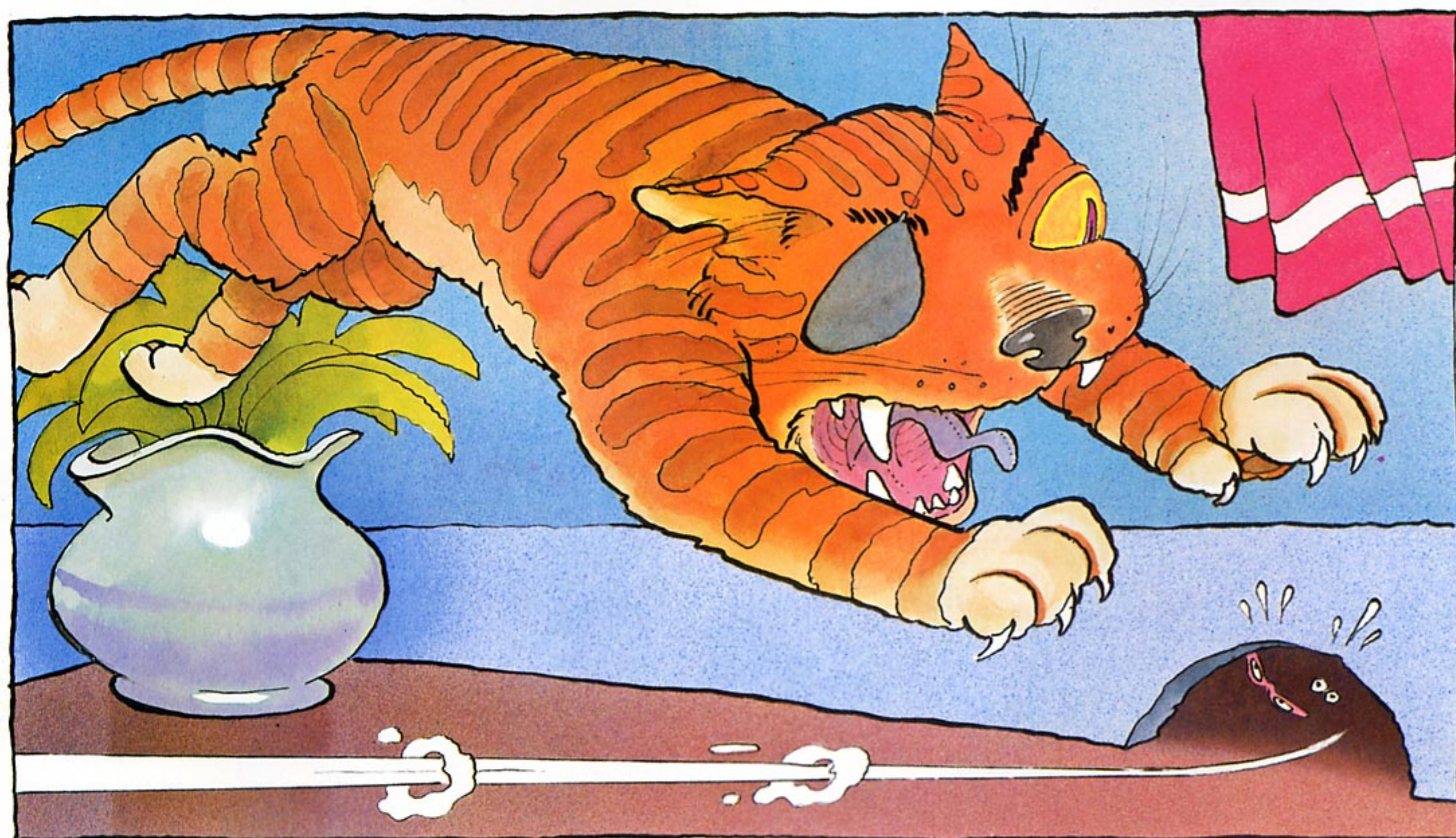
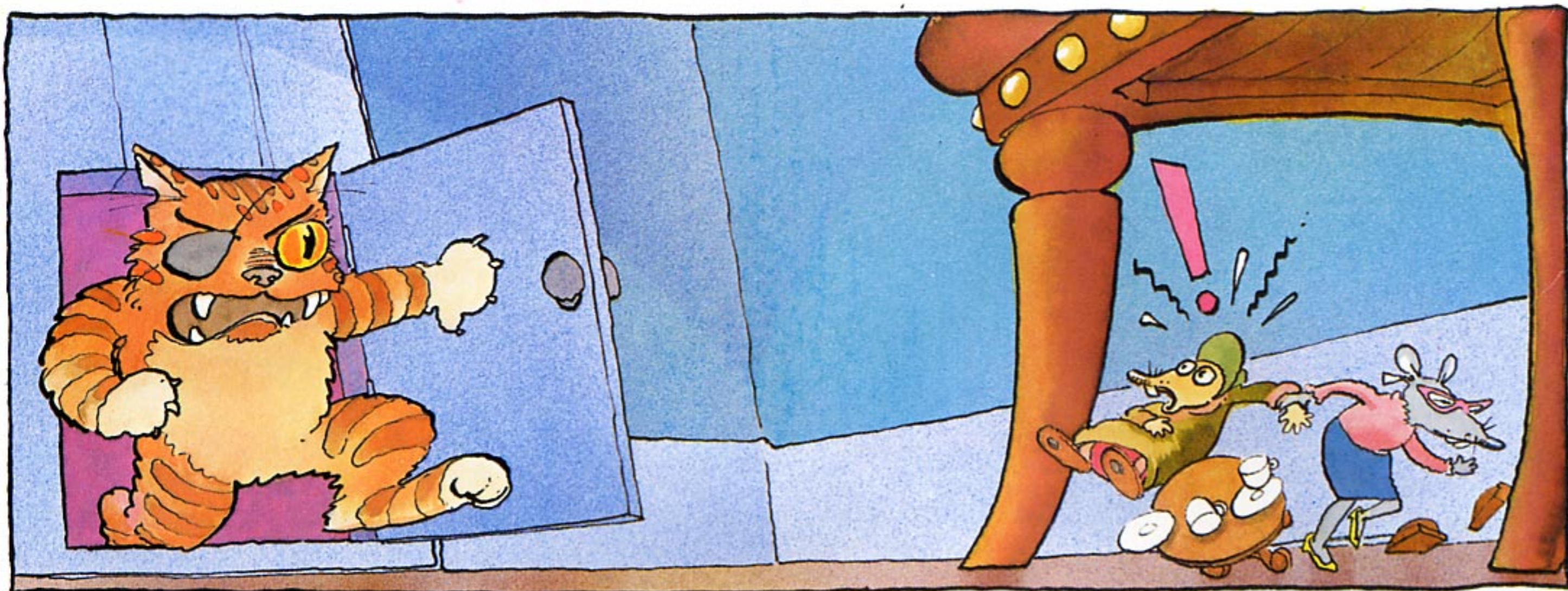
la cuisine sur la pointe des pattes.

« Oh ! tu changeras vite d'avis ! lui répondit la citadine. Regarde ! »

La souris des champs leva les yeux et là, devant elle, il y avait une table chargée de victuailles ! Elle en oublia immédiatement toutes ses craintes...

« Jamais je n'ai vu tant de bonnes choses ! soupira-t-elle de bonheur.

— Et nous allons nous en



régaler ! dit sa cousine. Maintenant, assieds-toi, je vais te servir un festin de roi ! »

Un instant plus tard, les deux souris étaient attablées devant une montagne de morceaux de chocolat... Mais avant même qu'elles aient pu commencer à les grignoter, la porte s'ouvrit brusquement et un gros chat bondit !

Elles volèrent presque jusqu'au

logis de la souris citadine, dans la plinthe du mur, et évitèrent de justesse l'énorme patte du chat.

« Cela fait partie des charmes de la ville ! gloussa la souris citadine.

— Merci beaucoup ! Je me passe très bien de ces émotions. Ma vie est peut-être lugubre, mais au moins elle est sûre. Dès que la voie est libre, je rentre à la campagne — et pour de bon ! »

Pinocchio

au théâtre de marionnettes

Pinocchio avait promis à Geppetto d'être un bon pantin et d'aller à l'école. Mais il lui fallait un livre de lecture, et le menuisier était si pauvre qu'il n'avait pas les moyens de lui en acheter un.

Geppetto retourna ses poches l'une après l'autre, puis il regarda dans la vieille boîte rouillée posée sur son établi. Il ne trouva d'argent nulle part. Il enfila son manteau en soupirant et sortit.

« Attends-moi, Pinocchio ! » dit-il, et il disparut au coin de la rue.

Un instant plus tard il revint avec un livre de lecture — mais sans son manteau. Il l'avait échangé contre le livre.

Pinocchio sauta au cou de son père et l'embrassa. Puis il partit vite pour l'école.

Tandis qu'il marchait, toutes sortes de grandes idées couraient dans sa tête.

« Aujourd'hui, se disait-il, j'apprends à lire, puis demain à écrire, après-demain à compter et quand je saurai tout ça, je pourrai gagner beaucoup d'argent



et acheter le plus beau des manteaux pour mon cher père... »

Pinocchio n'avait que de bonnes intentions... jusqu'au moment où il entendit au loin le son des tambours et des trompettes.

La musique venait d'une baraque



aux vives couleurs, et une grande enseigne annonçait : « Théâtre de marionnettes ».

A l'entrée un homme battait du tambour pour annoncer le début de la représentation. Les gens se pressaient pour pénétrer dans la salle. Pinocchio ne résista pas et se joignit à la foule.

« Combien coûte l'entrée ? demanda-t-il.

— Deux sous seulement ! »

Trois secondes suffirent à Pinocchio pour vendre son livre de lecture à un marchand ambulant, acheter un billet et se précipiter dans la salle.

Quelle joie de voir apparaître les acteurs sur scène ! C'étaient Arlequin et Polichinelle qui se disputaient. Selon leur habitude, ils se rossaient à grands coups de bâton ! Les spectateurs riaient à perdre haleine. Soudain Polichinelle aperçut Pinocchio.

« C'est notre petit frère en bois ! cria-t-il. Qu'il vienne avec nous ! »

Pinocchio, ravi, se leva d'un bond et sauta sur la scène.

Quel spectacle ! Ils l'embrassèrent, le serrèrent dans leurs bras, le bourrèrent de claques amicales et le portèrent en triomphe. Mais les spectateurs étaient furieux.

« Nous voulons la pièce ! LA PIÈCE ! » hurlaient-ils dans un vacarme épouvantable.

Soudain le silence se fit. Le directeur du théâtre, un géant à l'air féroce avec sa longue barbe noire comme l'encre, ses yeux comme des charbons ardents, fit irruption sur la scène.





Il s'appelait Mangefeu et tenait entre ses mains un horrible fouet fait de peaux de serpents et de queues de renards.

« Pourquoi es-tu venu mettre le désordre dans mon théâtre ? » brailla-t-il en saisissant Pinocchio et en le jetant dans les coulisses. Puis la pièce reprit. A la fin Mangefeu appela Polichinelle.

« Va me chercher ce pantin et jette-le au feu ! ordonna-t-il. Il me faut un bon feu pour ma grillade du dîner, et il a l'air fait de bois très sec ! »

On lui apporta Pinocchio, terrifié, qui criait qu'il ne voulait pas mourir.

Mangefeu avait l'air effrayant, mais ce n'était pas un mauvais homme. Et en voyant Pinocchio se débattre en tous sens, il finit par s'émouvoir.

Soudain Mangefeu éternua. C'était le signe qu'il était ému, toutes les marionnettes de sa troupe le savaient bien.

« Allons, libère-le ! Et jette Arlequin au feu à sa place. Il me faut une bonne flambée pour la grillade de mon dîner ! »

Immédiatement, deux soldats marionnettes attrapèrent Arlequin et l'emportèrent vers les flammes. Il avait si peur que les jambes lui manquèrent et qu'il tomba par terre.

A cet horrible spectacle, Pinocchio se jeta lui-même aux pieds du directeur.

« Pitié, Monsieur Mangefeu !

Pardonnez à ce courageux Arlequin qui ne vous a fait aucun mal !

— Impossible ! Le feu est déjà presque éteint et je veux ma grillade !

— Dans ce cas, dit Pinocchio, je sais ce qu'il me reste à faire. Ce n'est pas juste qu'Arlequin meure pour moi. Soldats ! Attachez-moi et jetez-moi au feu ! »

A ces mots, toutes les marionnettes éclatèrent en sanglot. Comme Pinocchio



était bon ! Mais, soudain, un bruit assourdissant résonna dans la salle. Mangefeu éternuait de nouveau, et pas une fois, mais trois fois de suite ! Puis il prit Pinocchio dans ses bras.

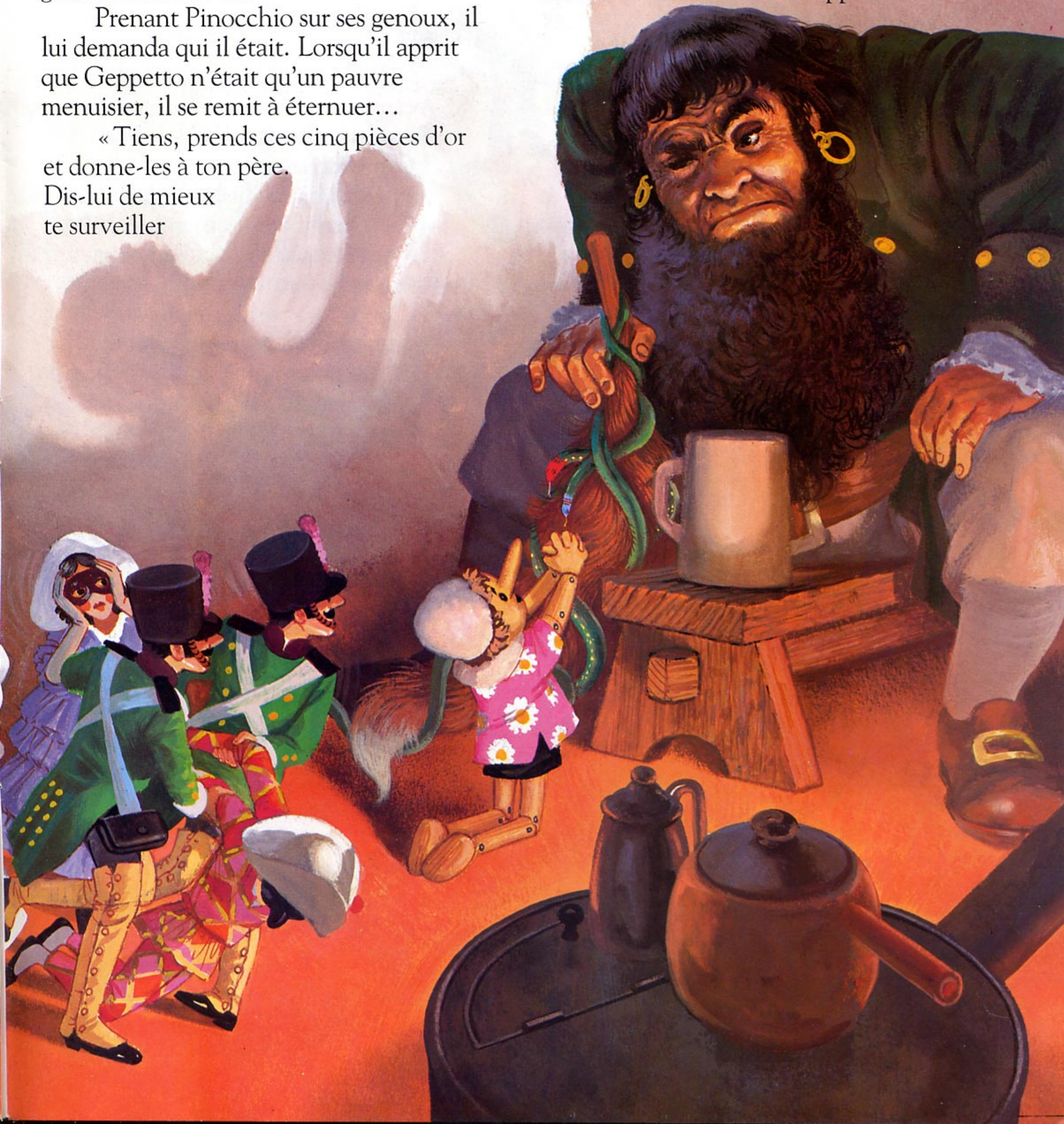
« Tu es un brave garçon ! Arlequin est libre ! Ce soir je me résignerai à manger ma grillade à moitié cuite. »

Prenant Pinocchio sur ses genoux, il lui demanda qui il était. Lorsqu'il apprit que Geppetto n'était qu'un pauvre menuisier, il se remit à éternuer...

« Tiens, prends ces cinq pièces d'or et donne-les à ton père. Dis-lui de mieux te surveiller

à l'avenir ! Allez, rentre chez toi avant que je ne change d'avis ! »

Les oreilles de Pinocchio résonnaient encore des acclamations des marionnettes quand il quitta le théâtre. Il était au comble du bonheur — non seulement il pouvait acheter un nouveau livre de lecture, mais aussi un manteau neuf à Geppetto !

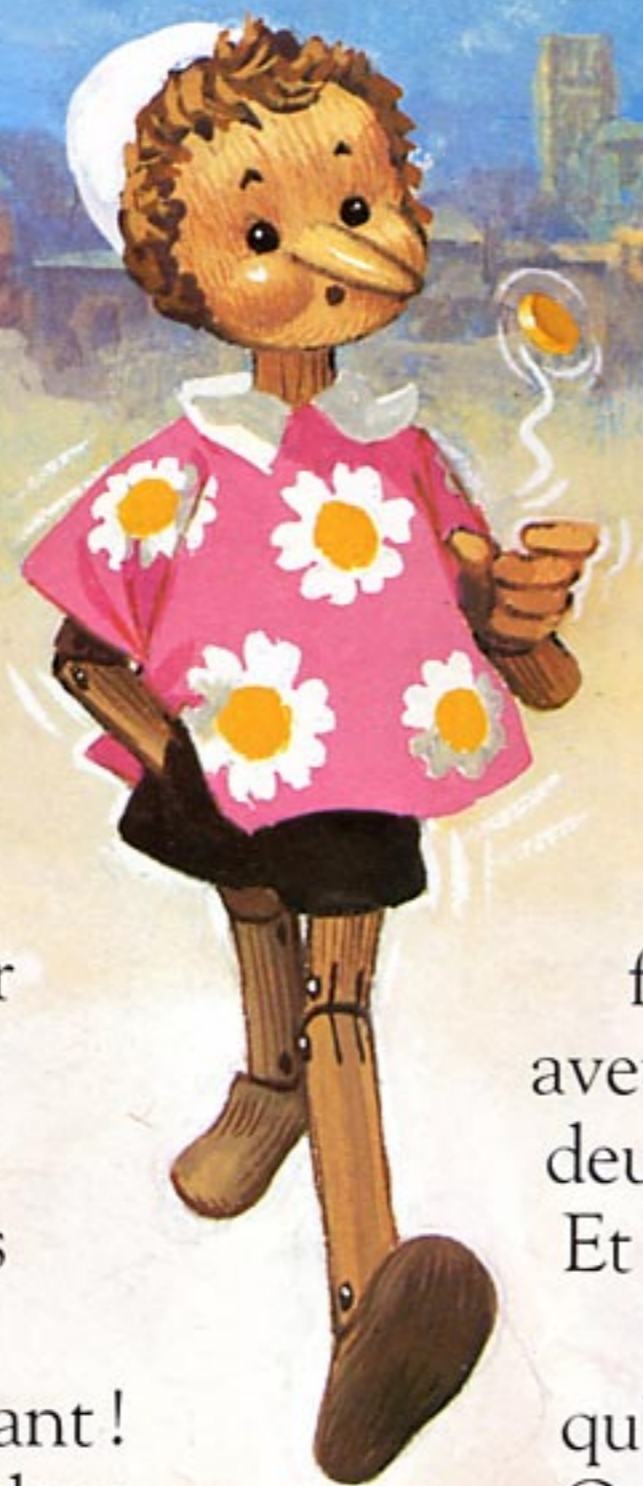


Il sifflait gaiement sur le chemin du retour et à chaque pas jetait une pièce d'or en l'air et la rattrapait. Il lui tardait tant de revoir son cher Geppetto !

Pinocchio n'avait pas fait cinquante mètres lorsqu'il rencontra dans la rue un renard boiteux et un chat aveugle qui s'en allaient clopin-clopant ! Le renard s'appuyait sur l'épaule du chat et le guidait.

« Bonjour ! dit le renard poliment.

— Bonjour, monsieur le renard », répondit Pinocchio, tout en lançant une pièce d'or en l'air, négligemment.



La pièce brilla au soleil. La patte boiteuse du renard se redressa. Pendant une fraction de seconde, les yeux aveugles du chat s'ouvrirent comme deux étincelles vertes... c'est tout ! Et Pinocchio ne s'aperçut de rien.

« Eh bien ! dit le renard, tandis qu'ils cheminaient ensemble. Quelle fortune tu as ! Comment comptes-tu la dépenser ?

— D'abord, je vais acheter un nouveau manteau à mon père, ensuite un livre de lecture pour moi. Car je vais aller à l'école pour devenir un bon garçon !





— Erreur ! dit le renard.

Regarde-moi ! Après toutes mes années d'études, j'ai perdu l'usage de ma patte droite !

— Et moi, dit le chat, après avoir passé tant d'années à étudier, je suis devenu aveugle ! »

A cet instant, un merle perché sur une haie siffla :

« Pinocchio ! N'écoute pas ces vilains menteurs... » Mais à peine avait-il fini que le chat bondit sur l'oiseau et l'avala d'un seul coup avec les plumes et le reste !

« Ça lui apprendra à se mêler des affaires des autres ! » ricana le chat.

Pinocchio était à mi-chemin de chez lui, quand le renard s'arrêta brusquement.

« Aimerais-tu doubler ta fortune ? » demanda-t-il à Pinocchio.

Naturellement la proposition intéressait Pinocchio, surtout quand le chat lui expliqua

que ce n'était qu'un jeu d'enfant.

En connaissant la recette, on pouvait facilement transformer cinq pièces d'or en cinq cents... ou même en cinq mille pièces d'or !

« La seule chose à faire, poursuivit le chat, est d'enterrer ta fortune dans le Champ des Miracles. Tu l'arroses, tu y jettes une pincée de sel et tu attends deux heures. Et alors que trouves-tu ? Ton argent a fait germer un arbre magnifique, couvert de centaines de pièces d'or toutes neuves !

— Quel miracle ! » s'écria Pinocchio.

Et à l'instant même, il oublia complètement son père, le manteau neuf, le livre de lecture et toutes ses bonnes résolutions... Il ne pensait plus qu'au Champ des Miracles. Il devait y aller ! Et au premier croisement, le renard et le chat l'entraînèrent par un sentier tortueux vers la campagne...



(Tu retrouveras Pinocchio dans le n° 13.)

QUI EST



Le Vent ne cessait de se vanter :

« Je suis plus fort que n'importe qui ! Je peux déraciner les arbres et arracher le toit des maisons ! Je suis capable de jeter les navires contre les rochers, de recouvrir les montagnes de neige ! Je suis plus fort que tout ! »

Le Soleil passa par là, souriant d'un air moqueur.

« Je suis plus fort que toi, vieux Soleil stupide ! raille le Vent en soufflant sur les nuages.

— Plus fort que moi ? répondit le Soleil en riant. Oh non ! Je regrette, mais vous vous trompez, monsieur le Vent.

— De quoi es-tu donc capable, espèce de grosse orange ? se moqua le Vent. Faisons un concours pour voir qui de nous deux est le plus fort.

— D'accord, répondit le Soleil. Tu vois cet homme qui descend la rue ? Il va travailler. Je te parie que tu ne réussiras pas à lui faire retirer son gilet avant qu'il n'attrape son train. »

Le Vent hurla très fort et fit entendre un rire tonitruant :

« Ce petit rien du tout ? Je vais le mettre tout nu en moins de deux ! »

Le Vent souffla, souffla si fort que les fenêtres des maisons tremblèrent. Voyant que le temps se gâtait, l'homme s'empressa de revenir chez lui prendre son manteau. Le vent se mit alors à souffler, à souffler si fort que les pans de son vêtement lui battirent les mollets.

« Brrr ! Quel temps ! » dit-il tandis qu'il boutonnait son manteau, serrait sa ceinture et relevait son col.

Le Vent hurla et hurla, jusqu'à ce que l'homme qui luttait contre la rafale, s'engouffre dans un autobus en disant : « Brrr ! Quel temps terrible ! »

LE PLUS FORT?



Le vent souffla encore, tant et si bien qu'il fit tanguer soudain l'autobus tout entier.

« Brrr ! Quel temps épouvantable ! marmonna le chauffeur. Je vais conduire le bus au dépôt. Le vent pourrait le renverser ! » Alors le Vent souffla, hurla et gronda autour du dépôt jusqu'à en devenir violet... Mais en vain.

« D'accord ! J'abandonne, ricana le Vent à l'adresse du soleil. Mais je parie que tu ne feras pas mieux ! » Alors le Soleil se mit à briller. Comme le Vent avait cessé de souffler, le bus sortit du dépôt et roula vers la gare.

« Quelle chaleur ! » soupirèrent les passagers en sortant du bus.

Le Soleil brilla, brilla de plus belle, brilla jusqu'à ce que l'homme en nage déboutonne son manteau et s'essuie le front.

« Drôle de temps ! » pensa-t-il en traversant le hall de la gare.

Et le Soleil chauffa et chauffa encore tant qu'il put, jusqu'à ce que l'homme retire son manteau et desserre sa cravate.

« Pff ! Quelle chaleur ! » soupira-t-il en déboutonnant son gilet. Le Soleil rayonna et rayonna jusqu'à ce que le goudron colle aux pieds.

« Ah ! Cette fois, c'en est trop » dit l'homme, jetant un coup d'œil aux autres passagers qui attendait sur le quai. Ils étaient tous écroulés sur leur siège, s'éventant avec leur journal, desserrant leurs cravates, roulant leurs manches de chemise, cherchant de l'ombre...

Soudain, l'homme n'y tint plus. Il était tout rouge !

« Pff ! » souffla-t-il. Et il retira son gilet ! Le Soleil avait gagné.

Le Vent fut très vexé de la victoire du Soleil. « C'est de la triche ! murmura-t-il. Les hommes t'ont toujours préféré à moi ! »

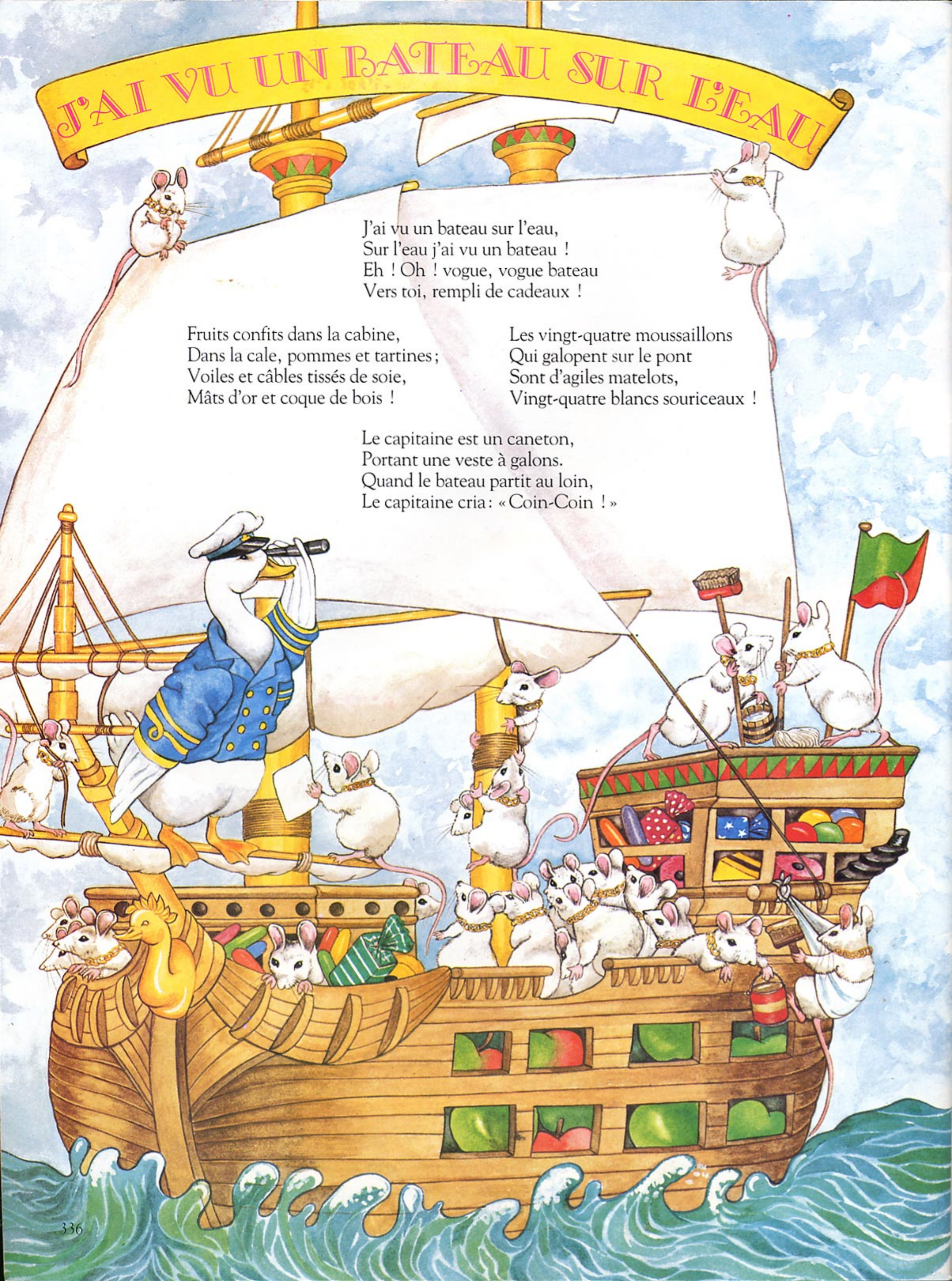
J'AI VU UN BATEAU SUR L'EAU

J'ai vu un bateau sur l'eau,
Sur l'eau j'ai vu un bateau !
Eh ! Oh ! vogue, vogue bateau
Vers toi, rempli de cadeaux !

Fruits confits dans la cabine,
Dans la cale, pommes et tartines ;
Voiles et câbles tissés de soie,
Mâts d'or et coque de bois !

Les vingt-quatre moussaillons
Qui galopent sur le pont
Sont d'agiles matelots,
Vingt-quatre blancs souriceaux !

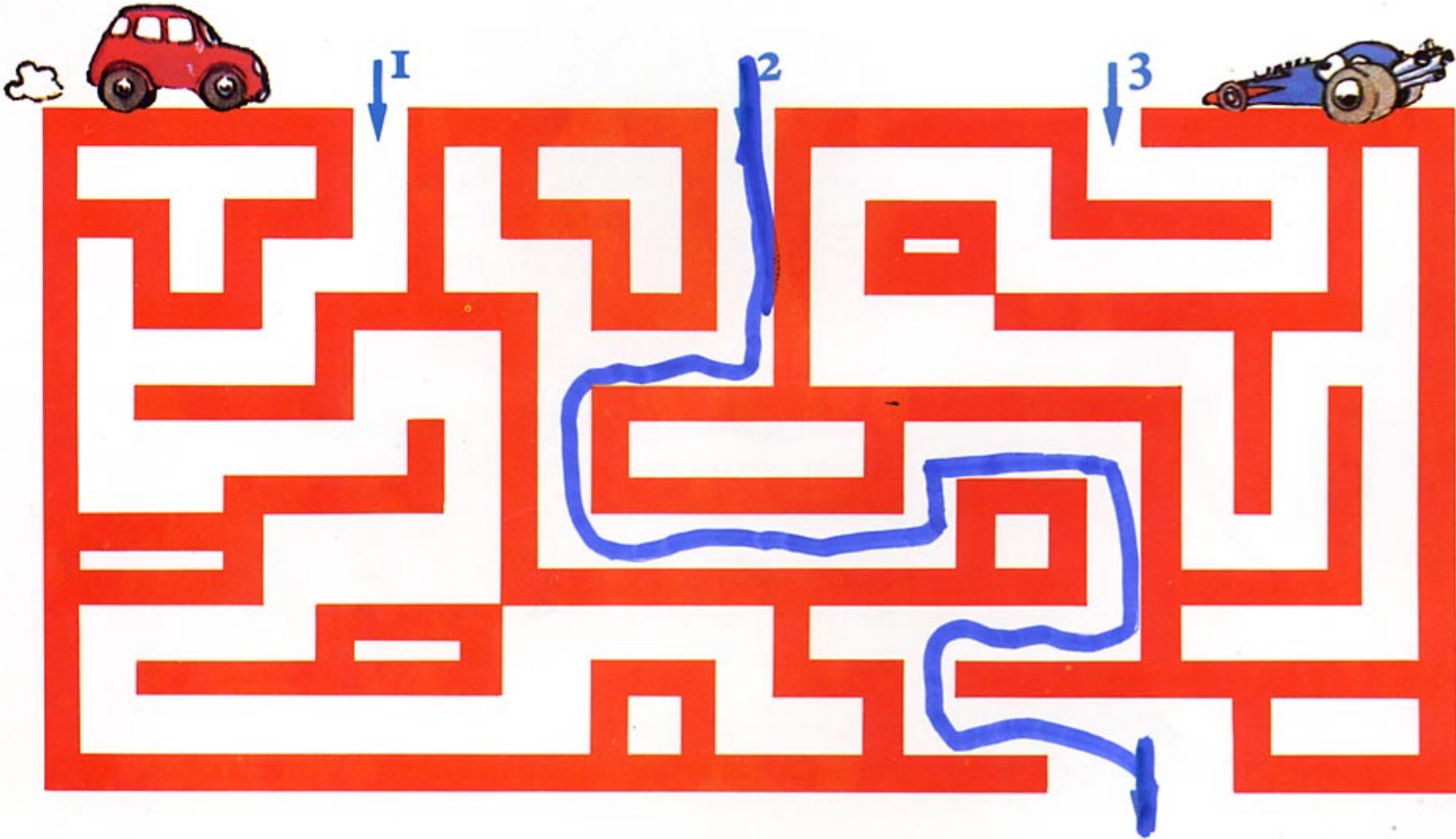
Le capitaine est un caneton,
Portant une veste à galons.
Quand le bateau partit au loin,
Le capitaine cria : « Coin-Coin ! »



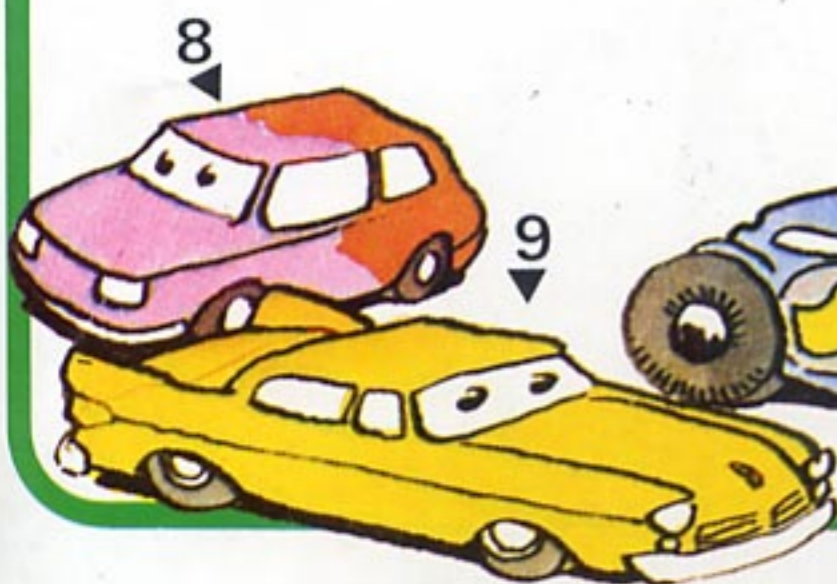
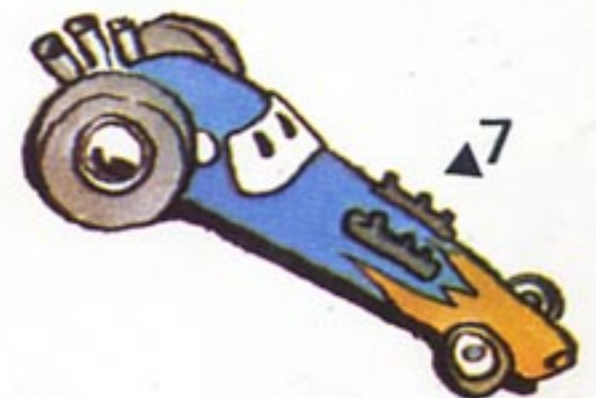
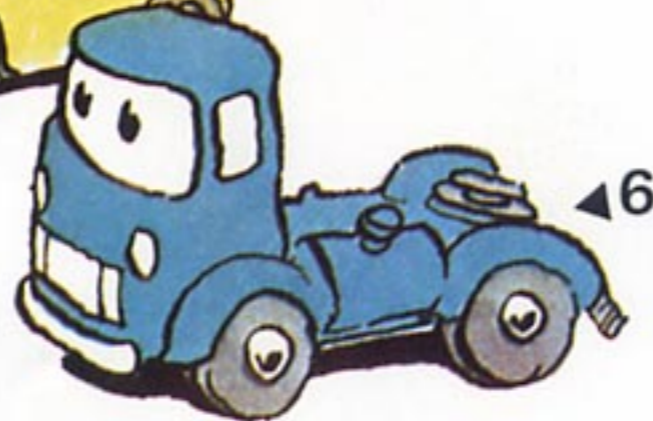
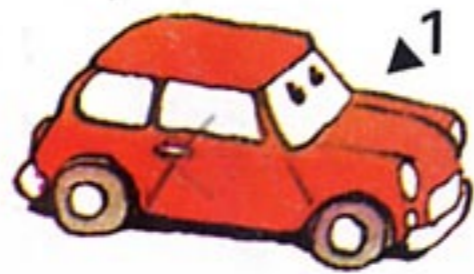
les jeux de **RENAUD**



Bulle voudrait bien rejoindre Renaud et les autres p'tites voitures. Cherche le chemin qu'elle doit suivre.



Toutes les p'tites voitures ont des pare-brise, des pare-chocs et des portières. Deux d'entre elles ont un point commun en plus. Cherche lequel.





DANS LE NUMÉRO 13 DE

RACONTE-MOI

des histoires

Grâce à un **BRIQUET** magique, le petit soldat gagne la fortune et la main d'une princesse

Les **P'TITES VOITURES** de Renaud ont disparu, heureusement Bulle a réussi à s'échapper et retrouve Renaud

LES TREIZE FRÈRES se disputent le trône du vieux roi qui vient de mourir, mais le courage de Tombi arrangera tout

PINOCCHIO est en route pour le Champ des Miracles avec ses nouveaux amis, le renard et le chat, mais de terribles aventures l'attendent

La mère de Martin lui a coupé les cheveux trop court; elle lui a même fait **TROIS TONSURES!**

LE VILAIN PETIT CANARD est repoussé par tous car il n'est pas comme les autres canetons. Mais un jour, il grandit

